

*Moussollet*

FERNAND WICHELER

# L'Histoire du Crocodile

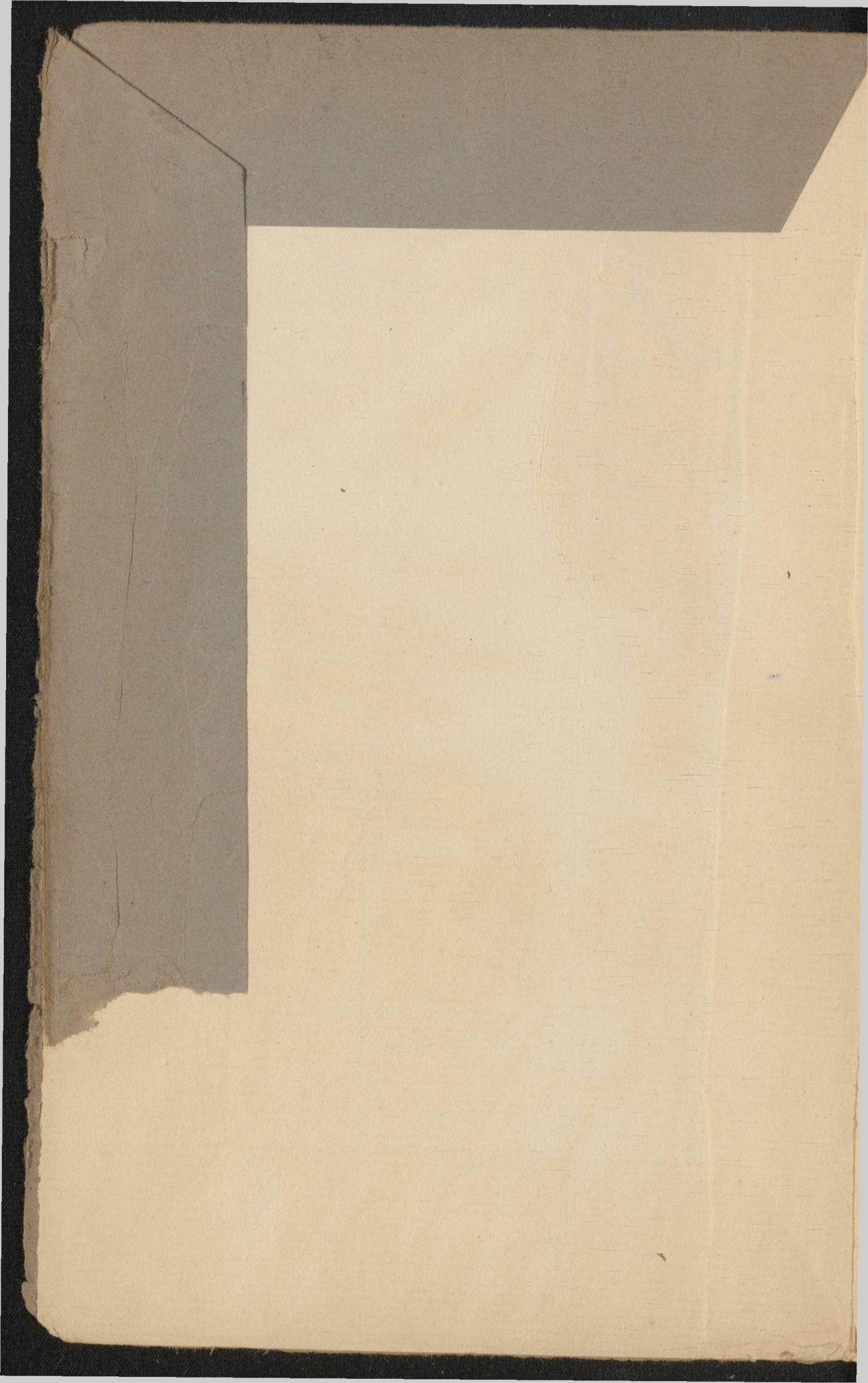
COMÉDIE EN TROIS ACTES



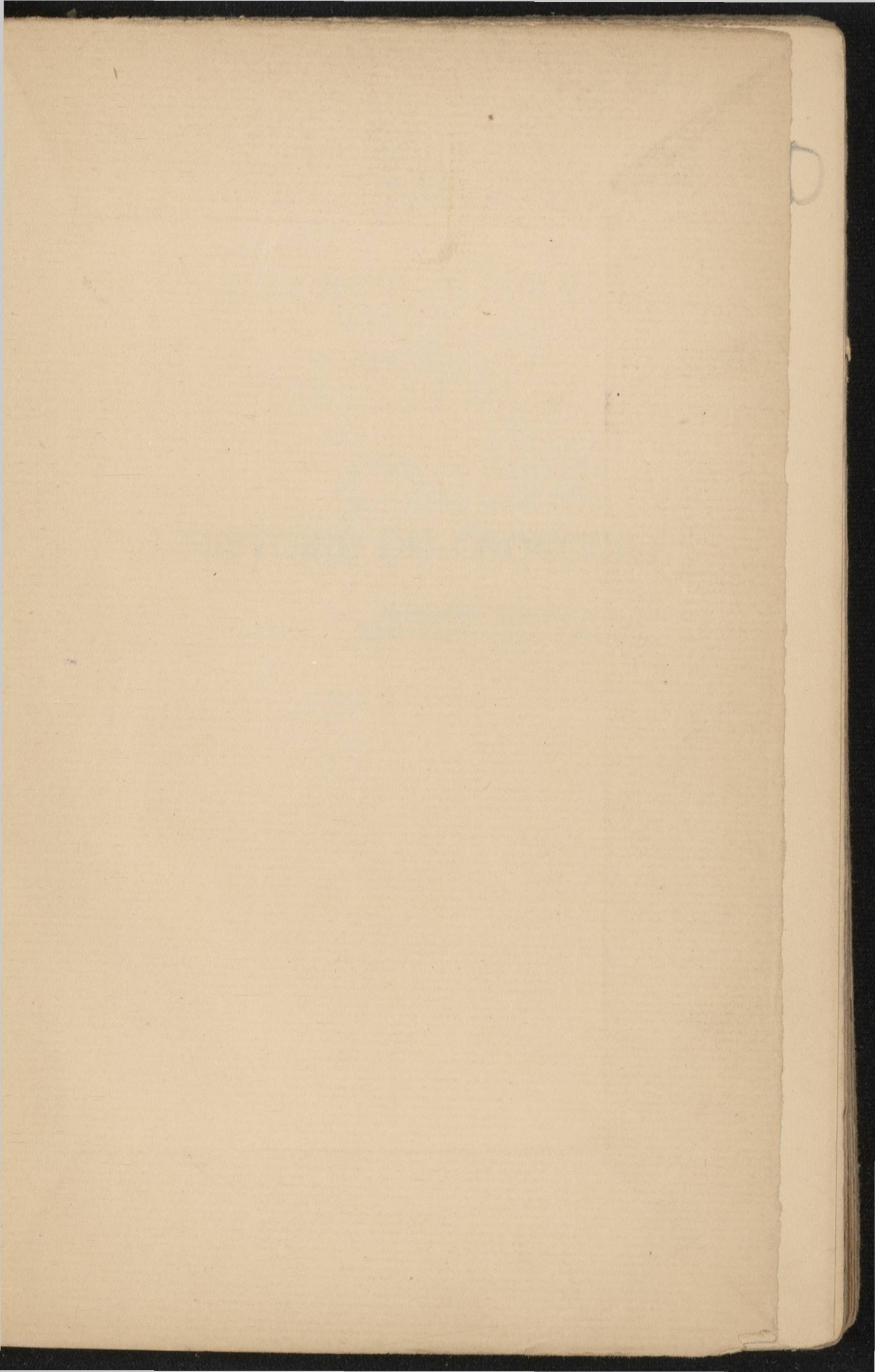
---

LA RENAISSANCE DU LIVRE















~~M.L.T A 331~~

MLTB 01330

## L'HISTOIRE DU CROCODILE

*Représentée plus de 200 fois au  
Théâtre de l'Olympia à Bruxelles.*



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

### COMÉDIES :

- La Croix d'Ivoire* (3 actes).  
*P'tit Homme* (3 actes).  
*La Petite Guerre* (3 actes).  
*Meulemeester s'apprivoise* (3 actes).  
*Belgique !* (3 actes).  
*Des fleurs aux soldats* (3 actes).  
*Sainte-Véronique* (3 actes).  
*Les Contes du Havre* (3 actes).  
*La Clapète* (3 actes).  
*Vindevoet rend l'argent* (3 actes).  
*La Cure de l'abbé Javel* (3 actes).  
*Les Litanies de S<sup>t</sup>-Barnabé* (3 actes).  
*L'Ange du Seigneur* (3 actes).  
*Le Pont* (3 actes).  
*Le Scandale de l'Hôtel-de-Ville* (3 actes).  
*Le Mariage de M<sup>elle</sup> Beulemans* (3 actes), en coll. avec Franz Fonson.  
*S-E. M. le Ministre* (3 actes), en coll. avec Franz Fonson.  
*Le Feu de la S<sup>t</sup>-Jean* (3 actes), en coll. avec Franz Fonson.  
*La Demoiselle de Magasin* (3 actes), en coll. avec Franz Fonson.

### OPÉRETTES :

- Armidinette* (3 actes), avec H. Enthoven.  
*Blondine et Guillot* (3 actes).  
*Tripleboche* (3 actes).  
*Les Moulins qui chantent* (3 actes), avec F. Fonson.  
*Beulemans marie sa fille* (3 actes), avec F. Fonson.  
*A la Révolution* (3 actes), avec Paul Max.
-



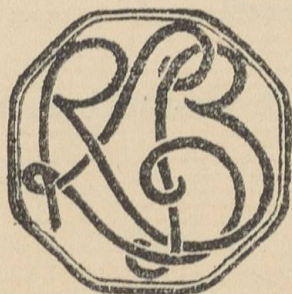
FERNAND WICHELER

---

# L'Histoire du Crocodile

---

COMÉDIE EN TROIS ACTES



BRUXELLES  
LA RENAISSANCE DU LIVRE  
12, Place du Petit Sablon

---

1925



*Il a été tiré de cet ouvrage quatre exemplaires sur papier Japon marqués H. C. ; trois exemplaires sur vergé d'Arches numérotés de 1 à 3 et six exemplaires sur Lafuma pur fil numérotés de 4 à 9.*



A GILBERTE LEGRAND,  
idéale interprète du rôle de Claire.

## PERSONNAGES

et liste des Créateurs de la pièce :

LE CURÉ JANQUI .....	MM. MAURICE CHOMÉ.
JACQUES RICHILÈS ..	W. MAURY.
PIERRE QUINEL .....	SAMUEL MAX.
NIERDÈS .....	BRUNEAU.
CLAIRE .....	MM <sup>es</sup> GILBERTE LEGRAND.
M <sup>me</sup> UREND .....	EVE RAYZAL.
M <sup>lle</sup> BERTHE TLÉDER ..	J. CHAUMONT.
LOUISE .....	DEKOK.

*L'action se passe au Château d'Ecence-sous-Loo.*

---

Robes à crinolines.

---



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

STUDY MATERIALS

RESEARCH REPORT

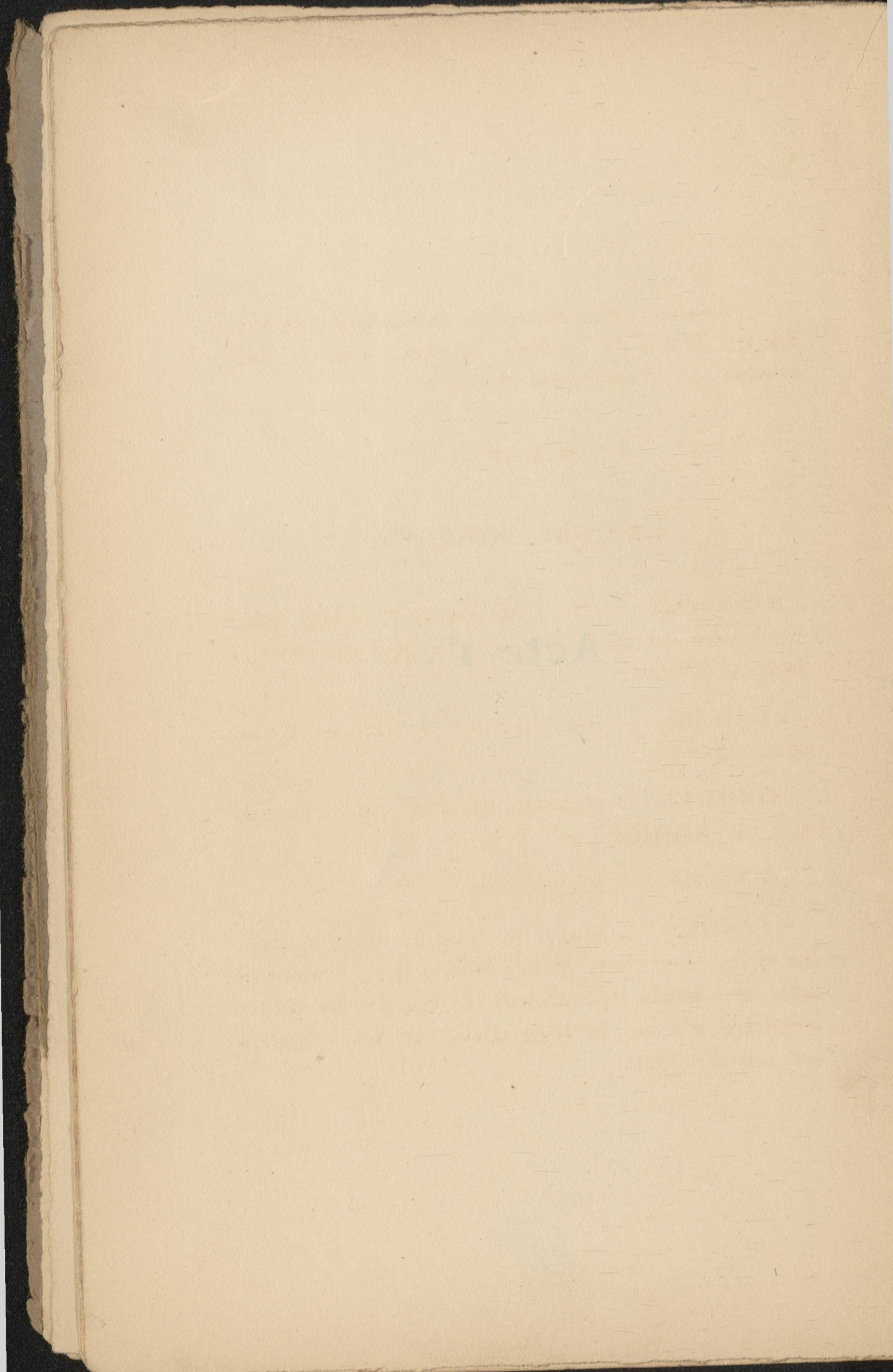
THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

STUDY MATERIALS



**Acte 1<sup>er</sup>.**







*Le premier acte se passe dans le presbytère du Curé Janqui. Portes et fenêtres ouvertes, dans le fond, donnent sur la campagne ensoleillée.*

## SCÈNE I.

### LE CURÉ, NIERDÈS.

**NIERDÈS.** — Bref, Monsieur le Curé, votre conclusion est qu'il faut que je paie ma dette à madame Urend.

**LE CURÉ.** — Vous lui devez de l'argent, il faut vous acquitter.

**NIERDÈS.** — Bien qu'elle soit plus riche que moi, la châtelaine ?

**LE CURÉ.** — Malgré cela.

**NIERDÈS.** — Bon... Je voudrais vous demander encore une chose Monsieur le Curé... Vous êtes calé sur toutes ces affaires-là. Est-il vrai qu'un créancier n'a pas le droit d'exercer des violences sur son débiteur ?



LE CURÉ. — Assurément qu'il n'a pas ce droit là.

NIERDÈS. — Et que s'il s'avise de le menacer, par exemple... toutes ses prétentions à encaisser tombent. On dit ça.

LE CURÉ. — On se trompe, mon brave Nierdès. On se trompe...

NIERDÈS. — C'est bien dommage ! C'est bien dommage !

LE CURÉ. — Pourquoi ?

NIERDÈS. — Dame ! Comme je connais mon cœur... et comme je connais le caractère de madame Urend... j'aurais vite fait de régler mes comptes. Je la ficherais en colère une bonne fois... elle me collerait une gifle ou elle me casserait une ombrelle sur la tête... et ça me ferait les 300 francs payés.

LE CURÉ (*riant*). — C'est une pensée diabolique ! L'ombrelle cassée ne peut tenir lieu de quittance.

NIERDÈS. — C'est dommage ! Bon Dieu que c'est dommage ! Mais peut-être bien, tout de même...



LE CURÉ. — Peut-être bien quoi ?

NIERDÈS. — Peut-être bien... Enfin quoi?... tout dépend de la solidité de l'ombrelle... Suffit... j'ai mon idée...

LE CURÉ. — Je ne vous la demande point... Voici l'heure de mon bréviaire.

NIERDÈS. — Et vous en avez gros à marmotter (*Il rit*). Vous voudrez bien, quand même, me fournir un petit renseignement encore, Monsieur le Curé ! Vous qui connaissez à fond le caractère de madame Urend... vous pourriez m'indiquer à quels jours et quelles heures de la journée elle se montre particulièrement irascible.

LE CURÉ. — A quelles heures ?

NIERDÈS. — Oui. Il doit exister des moments plus propices que d'autres...

LE CURÉ. — Propices à quoi ?

NIERDÈS. — C'est pour mon idée... Je voudrais savoir le moment où le coup d'ombrelle aurait des chances d'être vigoureux, bien appliqué, d'estoc et de taille... sérieux, quoi. Si j'avais la chance d'en sortir avec un œil tuméfié... un visage en lambeaux...



une oreille pendante... sans compter que je me laisserais choir sur le coup... Blessure... incapacité de travail... Un petit procès qui me vaudrait peut-être bien un peu plus que mes 300 francs. J'y gagnerais.

LE CURÉ. — Je vous défends, vous entendez, je vous défends d'exécuter ce plan révoltant.

NIERDÈS. — Je crois, Monsieur le Curé, sauf le respect que je vous dois, que vous sortez de vos attributions qui consistent à encourager vos ouailles.

LE CURÉ. — Je saurai bien vous empêcher. J'avertirai madame Urend ! Je la mettrai en garde contre vos provocations.

NIERDÈS. — Ce serait reconnaître mal la confiance que j'ai placée en vous, Monsieur le Curé. Que diraient les paroissiens s'ils apprenaient que leur pasteur a trahi les confidences d'un honnête villageois venu à lui, naïvement, le cœur sur la main ?

LE CURÉ. — Allez-vous en, vous dis-je... Je verrais madame Urend... Vous en serez pour vos frais de canaillerie... Je lui prêcherai le calme, la modération.



NIERDÈS. — Ce sera bien inutile.

LE CURÉ. — Allez-vous en !... C'est l'heure du bréviaire ! Allez-vous en !

NIERDÈS. — Au revoir, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Au revoir.

NIERDÈS. — Ah ! j'avais encore une chose à vous demander... Si c'était un effet de votre bonté de me donner un petit conseil...

LE CURÉ. — De quoi s'agit-il ?

NIERDÈS. — C'est à propos de notre vache... Vous savez, la Roussette...

LE CURÉ. — Qui vient brouter ma haie; ce qui fait qu'à la faveur de son vandalisme, vos poules m'envahissent.

NIERDÈS. — Celle-là même... Elle a sur le pis gauche une tache qui nous fait beaucoup souffrir...

LE CURÉ. — Voyez le vétérinaire.

NIERDÈS. — Je l'ai vu. Il déclare qu'il ne peut rien y faire... que c'est dans la peau... ça a la forme d'un fer à cheval.



LE CURÉ. — Conduisez la vache chez le maréchal-ferrant... Allez-vous en ! Allez-vous en !

NIERDÈS. — Bien ! Bien ! Au revoir, Monsieur le Curé ! Votre serviteur.

LE CURÉ — Au revoir !

*Nierdès sort. Le Curé resté seul, pousse un « ouf » de soulagement, prend son bréviaire et s'installe dans son large fauteuil. Il se met à lire ses heures, machinalement, l'esprit plein encore de la discussion qu'il vient d'avoir. Doucement, il s'assoupit et s'endort.*

T



*Grandes tentes  
scolaire*

## SCÈNE II.

LE CURÉ, CLAIRE, BERTHE.

*Paraissent à l'extérieur, montrant la tête par la fenêtre ouverte, Claire et Berthe.*

BERTHE. — Bonjour, Monsieur le Curé ! (*le Curé dort*) Il n'est pas là ! Il vagabonde beaucoup ! (*Appelant*) Hé, Monsieur le Curé ! (*silence*) Non ! Entrons tout de même. Je te ferai voir son logis.

CLAIRE. — Il a l'air très gentil son logis.

BERTHE. — Le Curé est plus gentil encore que son logis.

CLAIRE. — L'oiseau est encore plus séduisant que la cage. (*Elles rient et entrent*). Tout est ouvert, portes, fenêtres, au large !

BERTHE. — C'est comme le cœur de M. le Curé.



CLAIRE. — Quelle fraîcheur ici !

BERTHE. — Comme dans le cœur de M. le Curé...

CLAIRE. — Et on devine qu'en hiver il y fait délicieusement chaud et familial.

BERTHE. — Encore le cœur de M. le Curé !...

CLAIRE. — Ah ! ton monsieur le Curé... C'est un phénomène alors ? Triste que tu ne puisses me le faire voir.

BERTHE. — Ah ! tu le verras !... Installons-nous ! (*Apercevant le Curé*) Hé ! mais le voilà... endormi dans son bon fauteuil !... Je vais le réveiller avec précaution.

CLAIRE. — Attends... attends... Que je le contemple d'abord... tout à l'aise.

BERTHE. — Qu'en penses-tu ?

CLAIRE. — Oui... pas mal... Il a une brave tête ! Avec les plis du menton et les bajoues, il a l'air d'un terre-neuve... de sang un peu mitigé...



En somme il n'est pas extraordinaire... Tu exagérerais..

BERTHE. — J'exagérerais !... Vois l'air bon que lui donnent ses lèvres entr'ouvertes.

CLAIRE. — Il a le souffle puissant... il ronfle...

BERTHE. — Non...

CLAIRE. — Pas comme une contre-basse... Comme un coquillage... écoute !...

BERTHE. — Oh ! presque rien.

~~CLAIRE. — Assez pour légitimer le célibat du prêtre.~~

~~BERTHE. — Tu es une effrontée !~~

CLAIRE (*qui s'est penchée*). — Il lisait... Qu'est-ce que c'est ?

BERTHE. — Son bréviaire sans doute.

CLAIRE. — Il en est encore là, le pauvre homme !... C'est bien démodé. Prends-lui le bouquin.

BERTHE. — Que veux-tu faire ?



CLAIRE. — Moderniser ses lectures. Nous allons lui faire faire la connaissance de Guy de Saintepierre. (*Elle indique le livre qu'elle tient à la main et qu'elle place dans les mains du Curé.*)

BERTHE. — Tu veux substituer ton roman...

CLAIRE. — « *Cœur en miettes* ».

BERTHE. — A ce livre saint ? Il est convenable, au moins, ton roman ?

CLAIRE. — Fort convenable. Il y a un adul-  
tere.

*un petit rien seulement*

BERTHE. — Oh ! alors !

CLAIRE. — Maintenant, réveille-le.

*Elles se dissimulent derrière le dossier du fauteuil.*

BERTHE. — Monsieur le Curé !... Monsieur le Curé !... Il ne bouge pas ! Le sommeil du juste.

CLAIRE. — D'un juste qui serait en plomb. Si tu lui donnais une tape sur l'épaule ?

BERTHE. — Tu oserais, toi ? Donner une tape sur l'épaule de M. le Curé ?



CLAIRE. — Non... Il me semble que non... C'est curieux, ça, qu'on éprouve une certaine retenue. Ce serait papa ou un autre monsieur... on irait carrément... mais la pensée de donner une claque à un « Monsieur le Curé » hein ?

BERTHE. — Si nous respectons son sommeil ? Si nous attendons son réveil ?

CLAIRE. — Non... je suis pressée de constater l'effet du livre. T

BERTHE (*appelant*). — Monsieur le Curé !.. Monsieur le Curé !.. Non !

CLAIRE. — Il n'y aura que la bourrade.

BERTHE. — Oh ! j'ai une idée ! Comme les hypnotiseurs. (*Elle souffle dans les cheveux du Curé qui ne bouge pas.*) — Mon souffle n'est pas assez puissant sans doute ? Essaie, toi !

CLAIRE. — Moi ? que j'essaie de souffler dans le cou de ton Curé qui, pendant le temps que je vais passer ici, sera le mien ?

BERTHE. — Va-z-y ! Va-z-y !



**CLAIRE** *souffle.* *Le Curé ne fait pas un mouvement.* — Il faudrait le Simoun !

**BERTHE.** — Cela devient inquiétant.

**CLAIRE.** — Pourquoi ?

**BERTHE.** — Je ne sais pas... ce sommeil profond... cette immobilité... Il faut le tirer de là.

**CLAIRE.** — Associons-nous ! A nous deux, ça donnera peut-être une rafale... Au commandement : une ! deux, trois !

*Elles soufflent ensemble vigoureusement. On voit se soulever la mèche légère du Curé. Il se réveille et fait la mimique instinctive de l'homme qui sent un brusque courant d'air. Claire et Berthe sur la pointe des pieds sortent par la porte du fond et vont se placer à la fenêtre. Le Curé reprend le livre qui était sur ses genoux et se met à marmonner automatiquement. Tout à coup, ses yeux s'écarquillent : il vient de s'apercevoir qu'il tient en main un livre profane. Il regarde avec stupeur autour de lui, se fouille pour trouver son bréviaire, va à la cheminée. A ce moment, les jeunes filles rentrent.*

**BERTHE.** — Bonjour, Monsieur le Curé.



LE CURÉ. — Bonjour, ma chère enfant.

BERTHE. — Vous allez bien ce matin? Excusez-moi d'interrompre vos exercices pieux. Je vous avais promis d'accourir dès qu'arriverait ma cousine Claire... pour vous la montrer... La voici... Comment la trouvez-vous?

LE CURÉ. — Soyez la bienvenue, mon enfant... Mademoiselle Berthe m'a dit mille choses aimables sur votre compte.

CLAIRE. — Elle en a dit cent mille sur le vôtre, Monsieur le Curé.

BERTHE. — Nous ne vous dérangeons pas, Monsieur le Curé?

LE CURÉ. — Nullement... nullement... je...

CLAIRE. — Vous lisiez.

LE CURÉ (*embarrassé*). — Oui.

BERTHE. — C'est un joli livre?

LE CURÉ. — Peuh ! pas mal !

BERTHE. — Quel titre?



LE CURÉ. — Je ne sais (*lisant*) « Cœur en miettes » par Guy de Saintepierre.

BERTHE. — Il traite de quoi ?

LE CURÉ. — Mon Dieu, je ne suis pas très avancé dans la lecture. Je devine qu'il s'agit d'une pauvre orpheline que suit dans la vie un cortège de douleur et de larmes.

CLAIRE. — Jusqu'au jour où elle rencontre un vieux général de cavalerie qui l'épouse... et la voilà très heureuse.

BERTHE. — C'est le bonheur, ça, un vieux général de cavalerie ?

CLAIRE. — Elle est très heureuse parce que le vieux général a un fils... un fils jeune et beau... Elle s'éprend de lui... Les deux amoureux fuyent en Italie...

LE CURÉ. — Il y a cela ?

CLAIRE. — Oui.

LE CURÉ. — Comment le savez-vous ?



BERTHE. — C'est son livre, Monsieur le Curé, que nous avons glissé à la place de votre bréviaire.

LE CURÉ. — Oh !

BERTHE. — Vous dormiez... Vous prétendiez que, contrairement à ce que font tous les prêtres vous ne vous endormez jamais sur vos litanies! Nous vous avons mis la preuve en main.

LE CURÉ (*à Claire pour détourner la raillerie de Berthe*). — Vous lisez de semblables horreurs, mademoiselle?

BERTHE. — Il faut l'excommunier, Monsieur le Curé !... Là ! tu es excommuniée. Il est désormais défendu aux bons chrétiens tout rapport avec toi.

CLAIRE. — S'il n'y a que les bons chrétiens, je verrai encore pas mal de monde.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que vous avez fait de mon bréviaire?

BERTHE. — Il est là, sur la table.



CLAIRE prend le bréviaire et l'ouvre à la dernière page. — Il est ouvert à la page où vous en étiez resté.

LE CURÉ. — Vous êtes sûre? J'en étais à cette page? Alors, j'avais fini.

BERTHE. — En ce cas, nous pouvons causer. Eh bien, Monsieur le Curé, que pensez-vous de ma cousine?

LE CURÉ. — Je pense d'elle tout ce que vous m'en avez dit.

BERTHE. — Au physique?

LE CURÉ. — J'éprouve du plaisir à fixer les yeux sur votre cousine.

BERTHE. — Quel genre de plaisir?

LE CURÉ. — Un plaisir affectueux.

BERTHE. — Vous n'êtes pas prodigue de compliments, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Ma mission ici bas ne consiste pas à féliciter les jeunes personnes sur leurs avantages physiques, mon enfant. Mon ministère ne



doit s'occuper que du moral et sous ce rapport, j'ai la déception d'avoir à redouter... enfin, je crois — c'est à cause de ce livre profane — je crois qu'il ne me serait pas permis de louer sans réserve votre cousine. (*A Claire*) Mais, voyons? Vous venez de Paris, Mademoiselle?

CLAIRE. — Oui, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — C'est une grande ville, Paris?

CLAIRE. — Des cent et des cent mille habitants.

LE CURÉ. — On ne s'y soucie pas beaucoup des choses de la religion.

CLAIRE. — Vous comprenez, Monsieur le Curé, on regarde passer tous ces gens là, ça distrait un peu.

LE CURÉ. — J'ai la consolation de savoir que vous appartenez à une famille restée fidèle aux traditions... religieuses... Vous êtes tout de même une bonne catholique, n'est-ce pas?

CLAIRE. — Tiède, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Tiède ! Comment tiède? Vous n'allez jamais à l'église?



CLAIRE. — Oh ! si !

LE CURÉ. — J'en était sûr... Régulièrement ?

CLAIRE. — Non... plutôt irrégulièrement...  
Je vais de temps en temps voir, à la Madeleine,  
les mariages élégants.

LE CURÉ. — Ah ?!!

CLAIRE. — Cela se fait beaucoup.

BERTHE. — Si j'étais à Paris, j'irais aussi...  
Il y a des toilettes splendides, Monsieur le Curé...  
J'ai vu un jour une noce où la mariée avait un voile  
de Valenciennes... d'une ampleur... Et sa traîne...  
sa traîne traînait... au moins d'ici à là... Oh ! c'est  
joli, un mariage...

LE CURÉ. — C'est un beau sacrement.

CLAIRE. — Monsieur le Curé est un connais-  
seur.

BERTHE. — Une autre fois, à un mariage de  
luxé...

LE CURÉ. — Il n'y a pas de mariage de luxe,  
mon enfant...



BERTHE. — Je veux dire à un mariage luxueux... la mariée... Pourquoi souriez-vous, Monsieur le Curé?

LE CURÉ. — C'est votre animation, mon enfant... quand vous parlez du mariage...

BERTHE. — Je ne suis pas animée... je suis descriptive...

LE CURÉ. — J'ai remarqué depuis quelque temps déjà, au cours de la charmante et reconfortante visite que vous me faites chaque jour, que votre génie descriptif s'accroît et se précise... Aujourd'hui, vous tracez le tableau éblouissant de la cérémonie... Hier, si je ne me trompe, vous me faisiez entrevoir sous un aspect enchanteur les séductions du ménage... Il s'agissait alors d'un bras sur lequel on s'appuie, du labeur d'un homme que l'on encourage d'une parole douce et d'un sourire, de petits enfants roses et bien vêtus que l'on promène dans les jardins publics pour éblouir d'autres mamans moins fortunées... Demain, votre description portera peut-être sur une moustache fine, sur un gilet en cœur et sur la façon inimitable qu'ont certains jeunes hommes de porter la cravate... ou plutôt, non... Vous n'êtes pas frivole... Vous me



parlerez du bel esprit de quelque cavalier, de son caractère chevaleresque, de l'étendue de ses conceptions et de ses mille vertus...

*Pendant ces paroles du Curé, Claire a ri comme une folle.*

BERTHE. — Mais pas du tout, Monsieur le Curé, je ne vous tiendrai pas ce langage... Où allez-vous prendre cela ?

CLAIRE. — Bravo ! Monsieur le Curé ! Vous y êtes !

BERTHE. — Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

CLAIRE. — Vous y êtes Monsieur le Curé ! Elle ne parle plus que de ça...

BERTHE. — Voyons, Claire...

CLAIRE. — Il n'y a pas de « voyons, Claire » ! M'as-tu parlé, oui ou non, d'un jeune homme rempli de grâces et de mérites que tu as rencontré, il y a quelques semaines, au mariage de notre cousin Gaston?... Oui?... Dès lors, je m'étonne — puisque je sais la confiance et l'affection que tu places sur M. le Curé, — je m'étonne que tu tentes de lui cacher...



**LE CURÉ.** — Bravo, à votre tour, Mademoiselle ! Et me voilà bien vengé de la plaisanterie que cette petite peste m'a faite tout à l'heure... Sa confusion me paie largement.

**BERTHE.** — Il n'est pas très aimable de vous moquer ainsi de moi... Quant à la plaisanterie, c'est Claire qui est la coupable.

**CLAIRE.** — Moi ? c'est un peu fort !

**BERTHE.** — Oui, c'est toi... et M. le Curé s'en doute bien... Il sait que jamais, au grand jamais je n'aurais hasardé une inconvenance pareille...

**CLAIRE.** — Tu as de l'aplomb !

**BERTHE.** — Le contempler pendant qu'il dort ! Constaté qu'il ronfle !.. lui donner une claque sur l'épaule !.. souffler dans ses cheveux !..

**LE CURÉ.** — Vous avez soufflé dans mes cheveux ?

**CLAIRE.** — C'est elle !

**BERTHE.** — C'est elle !

**LE CURÉ.** — Mes petits enfants ! Mes petits



enfants ! Si votre tante était dans les environs, vos clameurs l'avertiraient...

CLAIRE. — Elle y est, dans les environs.

LE CURÉ. — Ah ! Vraiment ? Tant mieux... J'ai deux mots à lui dire... où la trouverai-je ?

BERTHE. — Près des champs de trèfles à Vunard. Elle était en conversation avec un homme du village : Nierdès !

LE CURÉ. — Elle était en conversation avec Nierdès ? De quoi parlaient-ils ?.. Vous n'avez pas entendu ?

CLAIRE. — Ah ! non, par exemple, nous nous sommes éclipsées.

LE CURÉ. — Le colloque paraissait-il animé ?

CLAIRE. — Mon Dieu, Monsieur le Curé, ma tante, vous le savez sans doute, a le diapason un peu élevé.

LE CURÉ. — Oui... oui. (*à lui-même*) Je ne suis pas rassuré. Il faut que je la voie. Me permettez-vous d'aller au devant d'elle ?



BERTHE. — Pas la peine !.. Attention... C'est elle qui vient !

CLAIRE. — Y a-t-il encore moyen de lui échapper ?

BERTHE. — Oui, de ce côté... Monsieur le Curé, vous permettez que nous passions par la sacristie ? Nous préférons vous laisser en tête-à-tête.

LE CURÉ. — Allez ! allez !

CLAIRE. — Au revoir, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Au revoir, mes enfants, au revoir.

CLAIRE. — Nous reviendrons !

*Elles sortent.*



## SCÈNE III.

LE CURÉ, Mme UREND.

(2)  
*Après un instant paraît Mme Urend.*

Mme UREND (*qui a l'accent mi-hollandais, mi-anglais de l'Afrique du Sud*). — Ouf ! Bon Curé, il fait chaud.

LE CURÉ. — Bonjour, chère Madame Urend... Ne venez-vous pas de rencontrer Nierdès ?

Mme UREND. — En effet !

LE CURÉ. — Cela s'est bien passé ?

Mme UREND. — Quoi ?

LE CURÉ. — Cette rencontre ?

Mme UREND. — Le meilleur de ce monde, bon Curé !



LE CURÉ. — Je suis bien content ! Figurez-vous que j'étais dans une inquiétude folle... Je voulais vous mettre en garde contre cet homme.

Mme UREND. — Pensez-vous qu'il me fait peur ? De personne j'ai peur !

LE CURÉ. — Oui ! oui ! je vous connais. Néanmoins je voulais vous mettre en garde contre une intention perfide de ce gaillard.

Mme UREND. — Ah !

LE CURÉ. — Une intention que je lui prête peut-être à tort, du reste. Mais voilà, promettez-moi de m'écouter avec modération. Naturellement, chacun à son caractère... j'ai le mien... Nierdès a le sien... vous avez le vôtre. Il n'y a pas de mal à ça... mais voilà... chacun a son caractère et ça se sait.

Mme UREND. — Je vous écoute avec modération, Curé.

LE CURÉ. — Mon étonnement n'exclut pas ma gratitude, chère Madame. **Bref** ! ça se sait... surtout lorsqu'on n'a jamais apporté aucun soin à dissimuler... Et c'est un mérite que vous avez, par exemple,



vous n'avez jamais celé à personne, la vivacité de votre tempérament.

Mme UREND. — Curé ! Curé ! vous êtes long.

LE CURÉ. — Donc, cela s'est répandu... Nierdès le sait comme tout le monde... Il en résulte que je craignais qu'il spéculât sur le curieux emportement de votre nature... qu'il vous poussât à quelque excès... et que...

Mme UREND. — Curé, Curé, vous êtes long.

LE CURÉ. — J'abrège, puisque me voilà tranquille. Vous avez vu Nierdès... tout est arrangé.

Mme UREND. — Tout est arrangé le meilleur de ce monde.

LE CURÉ. — Parfait ! Il ne s'est pas montré violent ?

Mme UREND. — Non !

LE CURÉ. — Ni vous ?

Mme UREND. — Ni moi... J'ai simplement cassé mon ombrelle sur sa tête et puis je l'ai boxé... et je l'ai envoyé rouler dans une haie de ronces.



LE CURÉ. — C'est tout ?

Mme UREND. — C'est tout !

LE CURÉ. — Malheureuse ! Il ne fallait pas !

Mme UREND. — Il fallait.

LE CURÉ. — Mais Madame, on ne bat pas un homme ! un chrétien !

Mme UREND. — Ce Nierdès n'est pas un chrétien ! Je lui ai envoyé une gifle sur la joue droite... il n'a pas tendu l'autre. Ce n'est pas un chrétien.

LE CURÉ. — Vous ne devinez pas que c'est précisément les fins auxquelles cette canaille voulait arriver. C'est une victoire pour lui ! Il est arrivé à vous pousser à des voies de faits. Il prouvera une incapacité de travail, il portera plainte contre vous, il réclamera des dommages-intérêts et rentrera de la sorte dans l'argent que vous l'obligez à vous payer. Vous n'avez pas compris cela ?



Mme UREND. — Ah ! c'était pour cela ! En effet, il a réussi la chose, le meilleur de ce monde. Je vais le retrouver dans sa haie de ronces.

LE CURÉ. — Vous exagérez, Madame.

Mme UREND. — Il me doit trois cents francs ! Il n'en a pas reçu pour trois cents francs ! J'en veux pour mon argent.

*Fausse sortie.*

LE CURÉ (*péremptoire*). — Restez ! Je le veux !

Mme UREND. — Quoi ?

LE CURÉ (*désespéré*). — Vous me rendez la vie impossible !

Mme UREND. — Qu'est-ce que vous dites, Curé ? Je vous rends la vie impossible, moi ?

LE CURÉ. — Oui ! A la fin, je vous le dis ! Vous ne m'intimidez pas au point de m'empêcher de vous crier que j'en ai assez ! Vous me faites une existence d'aliéné. Vous cassez tout dans la commune et je passe mes journées à arranger les choses... le meilleur de ce monde.



Mme UREND. — Quand je casse... je paie.

LE CURÉ. — Il y a des cassures qui ne se paient pas... celles des figures notamment.. Ça ne peut se réparer que par de bonnes paroles... Et c'est Curé, bon Curé, qui est chargé de les prodiguer ! Bon Curé est fatigué d'être un commis-voyageur en réparations ! Voilà !

Mme UREND. — Je vous fais remarquer que vous ne faites que votre devoir en arrondissant les angles.

LE CURÉ. — Lorsque vous les avez défoncés à coup de boxe ? Eh bien, non, je ne fais pas mon devoir ! Mon devoir, je le connais pourtant ! Il m'est dicté par mes prédécesseurs. Aux temps où les curés étaient de saints hommes, savez-vous ce qu'ils faisaient lorsque la contrée était désolée par une tarasque ? Ils ramassaient tout leur courage, se plaçaient à la tête de leurs ouailles et allaient traquer le monstre dans son antre. *Janu*

Mme UREND. — Le monstre ?

LE CURÉ. — Oui, le monstre ! Et ils en purgeaient le pays. Tandis que moi... moi ! j'en ai



fait une amie... je l'ai accueilli dans mon presbytère, j'ai essayé d'atténuer la gravité de ses méfaits... je me suis rendu son complice... Et Dieu me pardonne, je lui ai donné l'absolution ! Ah ! je suis un joli Curé !

Mme UREND. — Pas « joli », « bon » Curé.

LE CURÉ. — Fini, bon Curé ! En a jusque là, bon Curé ! S'en va, bon Curé, combattre, pour sa rédemption, la bête de l'Apocalypse ! *Il prend son chapeau et son parapluie.*

Mme UREND. — Où allez-vous ?

LE CURÉ. — De ce pas, je vais trouver M. Brenu, le curé du village voisin, pour le prier de bien vouloir demain célébrer ici, en mon lieu et place, l'office divin, cependant que je frapperai à la porte de Monseigneur à qui je demanderai la faveur d'être déplacé.

Mme UREND. — Vous voulez quitter le village ?

LE CURÉ. — Oui !

Mme UREND. — Où irez-vous ?

LE CURÉ. — Son Eminence me le dira.



Mme UREND (*redescend un peu*). — Je vous suivrai.

LE CURÉ. — J'irai au bout du monde, dans l'Afrique du Sud...

Mme UREND. — J'y ai passé mon enfance et ma jeunesse.

LE CURÉ. — Je sais ; vous y avez même chassé le lion... Aujourd'hui ce sont les curés que vous chassez de leur pauvre cure.

Mme UREND. — Vous n'irez pas en Afrique, vous n'irez nulle part... Et pour commencer, vous n'irez même pas chez curé Brenu. *Elle ferme la porte de sortie et met la clef dans sa poche.*

LE CURÉ. — Qu'est-ce que vous faites ?

Mme UREND. — Je cadenasse. Vous n'irez pas chez curé Brenu.

LE CURÉ. — J'irai.

Mme UREND. — Bon Curé, il y a au monde un seul homme pour lequel je n'éprouve ni haine



ni dégoût.. Cet homme n'est même pas tout à fait un homme, c'est un curé... Je suis attachée à lui... Je ne le laisserai pas partir.

LE CURÉ. — Rendez-moi cette clef !

Mme UREND. — Bon Curé, vous m'exhortez tous les jours au calme... Vous voyez, vous êtes parvenu à un résultat : je suis d'un calme de chérubin.

LE CURÉ. — Ouvrez la porte.

Mme UREND. — Je suis calme... Tout va s'arranger le meilleur de ce monde... Vous ne pouvez pas partir.

LE CURÉ. — Je partirai !

Mme UREND. — Impossible. Si vous n'êtes pas là, qui pourra me prêcher la modération ? Livrée à moi-même, je bondirai dans la commune comme une furie... Faites-le pour vos paroissiens.

LE CURÉ. — Ce sera l'affaire de mon successeur.



Mme UREND. — Je ne veux pas de successeur... J'ai besoin de vous pour diriger ma conscience.

LE CURÉ. — Un autre prêtre me remplacera.

Mme UREND. — Il n'aura pas votre patience... Où pourrait-on trouver une bonne pâte molle comme vous êtes? Ecoutez, bon Curé, je vous jure que je ne puis pas me passer de vous, de votre bonté, de votre ridicule bonté.. Promettez-moi de rester...

LE CURÉ. — Laissez-moi passer.

Mme UREND. — Si vous ne promettez pas... je jette la clef dans le ruisseau qui coule-là !

LE CURÉ. — Je ne promets rien, là !

Mme UREND. — Vous ne promettez pas? C'est décidé? décidé? décidé?

LE CURÉ. — C'est décidé !

*Elle jette la clef par la fenêtre.*



LE CURÉ. — Madame Urend ! Ce que vous venez de faire là... ce que vous venez de faire là Pour une suprême fois, je vous avertis que je suis résolu à tout... Je me sens sur le bord de la colère... Dieu sera indulgent à mes excès... Je vous prévient, Madame, que si vous ne trouvez pas immédiatement un moyen de me faire sortir d'ici... en dépit de votre passé de chasseresse qui ne m'impressionne guère... en dépit de la peur que vous inspiriez aux lions...

Mme UREND. — Que ferez-vous ?

LE CURÉ. — J'appellerai au secours ! Et le ciel m'enverra un de ses anges pour me délivrer.



## SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE, JACQUES.

*A la fenêtre paraissent Jacques et Pierre.*

JACQUES. — Je disais bien que c'est la cure...  
Voici le Curé ! Ne sommes-nous pas indiscrets,  
Monsieur le Curé ? Nous est-il permis d'entrer  
un instant ?

LE CURÉ. — Je suis désolé, Messieurs, mais  
il m'est tout à fait impossible de vous recevoir...  
Je suis séquestré...

JACQUES. — Séquestré?!!! Par des rhuma-  
tismes?.. la goutte?

LE CURÉ. — Par un fauve qui est là à me tenir  
en respect. (*Jacques et Pierre se penchent et essaient  
de voir à l'intérieur*). Oh ! d'où vous êtes, vous ne  
pouvez l'apercevoir... Ses yeux lancent des flam-  
mes, ses lèvres se crispent, ses griffes se contrac-



tent... Malgré tout le désir que j'ai d'être délivré, je vous adjure de vous éloigner... il va bondir...

JACQUES. — Nous sommes armés.

LE CURÉ. — Solidement ?

JACQUES. — Oui !

LE CURÉ. — Et vous n'avez pas peur ?

JACQUES. — Non !

LE CURÉ. — En ce cas, venez à la rescousse, mes bons Messieurs... Cherchez à vos pieds, vous trouverez la clé de la porte dans le ruisseau ou ailleurs.

*A ce moment Mme Urend se précipite et ferme brusquement la fenêtre au nez des deux jeunes gens. On entend leur rire éclatant.*

PIERRE. — La clef ! Nous avons la clef !

JACQUES. — Tenez bon, Monsieur le Curé.

PIERRE. — Nous voici !

LE CURÉ. — Merci, mon Dieu !



Mme UREND (*au Curé*). — Nous nous retrouverons :

*Jacques et Pierre sont entrés.*

PIERRE (*avec surprise en voyant Mme Urend*). — Bah ! C'est une dame !

JACQUES. — Je vous explique notre surprise... Nous nous disions : c'est une scène entre curé et vieille servante.

Mme UREND (*à Jacques*). — Jeunes paltoquets ! (*au Curé*) Vous n'irez pas ! (*Elle sort furibonde*).



## SCÈNE V.

LES MÊMES, moins Mme UREND.

LE CURÉ. — Comment trouvez-vous ça ? Comment trouvez-vous ça ? Avais-je le droit de me fâcher ! de ~~me mettre dans des états... de perdre mon libre arbitre... et d'aller jusqu'à menacer..?~~ Je vous remercie, Messieurs, de m'avoir tiré de là... Je m'attendais à être déchiré. Je vous remercie.

JACQUES. — C'est une folle ?

LE CURÉ. — Je n'oserais pas affirmer le contraire... mais en toute sincérité, je pense qu'elle est plus méchante que folle. Néanmoins, par charité chrétienne, j'aime mieux accepter l'idée du détraquement. Savez-vous pourquoi cette dame m'avait placé dans la position périlleuse que vous avez vue ? C'est une de mes paroissiennes, des plus



assidue, en l'honneur de qui, chaque dimanche, je prêche contre le 6<sup>e</sup> péché capital, qu'on nomme la colère.

JACQUES. — Vous prêchez dans le désert.

LE CURÉ. — C'est le cas de le dire ! Eh bien, il s'est passé ceci. Tout à l'heure, je lui faisais part de mon intention de quitter le village, de solliciter de Monseigneur mon déplacement. Cette nouvelle l'a fait entrer dans une fureur sauvage... Elle s'est mise à caracoler autour de moi comme une amazone du Dahomey... et finalement elle m'a placé en captivité.

JACQUES. — Que voulait-elle ?

LE CURÉ. — Elle affirmait que je n'avais pas le droit de quitter mon poste... que l'on m'empêcherait de partir... que je suis le meilleur Curé de la terre.

JACQUES. — Eh ! Eh ! Monsieur le Curé, c'est un succès.

LE CURÉ. — Une mégère ! une mégère ! Mais à vous raconter mes terreurs et mon martyre,



j'oublie de vous recevoir, Messieurs... j'oublie même de vous offrir un siège...

JACQUES. — Laissez donc ! Laissez donc !

LE CURÉ. — Et de m'informer de la bonne fortune que j'ai de vous recevoir sous mon humble toit.

JACQUES. — Nous nous présentons : mon jeune ami, Pierre Quinel.

PIERRE. — Mon viel ami, Jacques Richilès.

LE CURÉ. — Asseyez-vous, Messieurs *(on s'assoit)*. Ah ! cette femme ! cette femme !.. Je vous demande pardon !

JACQUES. — Prenez le temps de vous remettre, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Je suis à vous. Je vous écoute.

JACQUES. — Monsieur le Curé, la démarche que nous avons la hardiesse de faire auprès de vous est assez insolite et ne laisse pas de nous embarrasser un peu au début.



LE CURÉ. — Mettez-vous à l'aise, Messieurs.

JACQUES. — Rassurez-vous, Monsieur le Curé, nous y serons bientôt... nous ne sommes pas des timides.

LE CURÉ. — Je l'ai constaté.

JACQUES. — Nous sommes encouragés d'ailleurs par le léger service que le hasard nous a permis de vous rendre.

LE CURÉ. — Un service immense, Messieurs. Peut-être avez-vous sauvé l'enveloppe corporelle de mon âme, enveloppe à laquelle je viens de m'apercevoir que, tout de même, je tiens beaucoup.

JACQUES. — Je vous expose notre cas, Monsieur le Curé. Nous sollicitons de vous certains renseignements d'ordre plutôt délicat... Il n'y a pas de notaire dans le village, n'est-ce pas ?

LE CURÉ. — Non !

JACQUES. — Le maire est un paysan stupide, sans doute ?

LE CURÉ. — Mon Dieu, je n'oserais pas soutenir le contraire.



JACQUES. — Nous avons deviné juste... Pour le surplus la nature même des indications que nous osons espérer réclame le tact d'un prêtre... Monsieur le Curé, mon ami Pierre Quinel, qui, au premier abord, donne l'impression d'un garçon sérieux, est un affreux polisson doué de qualités magnifiques et de grands mérites. (*Mouvement de Pierre*). Tais-toi, toi... Je te décris au moral... Il est encore fort jeune, ce qui ne l'a pas empêché de mener jusqu'à présent une vie infernale de bâton de chaise... une vie infernale de bâton de chaise... Vous comprenez, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Non, Monsieur... <sup>T</sup> Le bâton de chaise... Le bâton de chaise a donc une vie infernale ?

JACQUES.—C'est une expression... on dit ça.

LE CURÉ. — Pourquoi dit-on ça ?

JACQUES. — Je ne sais pas, moi... Le bâton de chaise... le bâton de chaise... C'est peut-être parce que, de par sa position, il est toujours fourré dans des jupes.

LE CURÉ (*avec naïveté*). — Peut-être bien.



JACQUES. — Je poursuis... La conduite de mon ami lui a valu ceci : l'unique parent qui soit muni vis-à-vis de lui de quelque autorité — un oncle — menace de le déshériter.

LE CURÉ. — Ah !

JACQUES. — Or, il s'agit d'une grosse fortune catholique qu'il faut soustraire aux institutions laïques qui la guettent.

LE CURÉ. — Laïques ?

JACQUES. — Et païennes !

LE CURÉ. — Comment faire ?

JACQUES. — Il y a un moyen. Vous êtes documenté sur le théâtre, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. — Oui... je connais une pièce que j'ai jouée au séminaire : « Zouzou, où l'Esclave nègre »... je faisais Zouzou.

JACQUES. — Cet ouvrage ne présentait pas, je pense, le cas scénique qui nous occupe.

LE CURÉ. — Je le crois... Zouzou se laissait mourir de faim dans une île déserte, plutôt que de



manger le jeune enfant que ses maîtres lui avaient confié. Il n'y a aucun rapport, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Aucun... Notre moyen dramatique est plus répandu... C'est l'histoire de l'oncle indigné qui s'adoucit lorsque le neveu se marie... Comprenez-vous, Monsieur le Curé ? Pierre a de bonnes raisons de croire qu'il sauverait les trésors catholiques par le mariage.

LE CURÉ (*à Pierre*). — Eh bien, jeune homme, mariez-vous.

PIERRE. — C'est que, voyez-vous, Monsieur le Curé, je n'y tiens guère.

JACQUES. — Laisse-moi parler.

PIERRE. — Tu ennues Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Je proteste. Vous me parlez d'un patrimoine catholique à sauver... Mon concours vous est tout acquis.

JACQUES. — Justement !.. Combien de fois Rome nous en donna-t-elle l'exemple.

LE CURÉ. — Justement.



JACQUES. — Tu vois ! Je ne le fais pas dire à Monsieur le Curé... Il est d'avis, lui aussi, que tu dois souscrire aux exigences de ton Nabab d'oncle... Le hasard nous met en présence d'un digne homme qui est tout sincérité, tout désintéressement... qui ne te connaît pas... qui ne me connaît pas. La question lui est posée à brûle pour point. Il la tranche sans hésiter... Ça, c'est comme si tu entendais des voix.

PIERRE. — Monsieur le Curé est encore en proie à l'agitation où nous l'avons trouvé ; son esprit, peut-être, n'est pas...

LE CURÉ. — Je vous prie de croire, Monsieur, que mon esprit est très lucide et que je ne suis plus du tout en proie à l'indignation où m'avait plongé cette personne. Et si je vous ai dit : mariez-vous, c'est que je ne pouvais vous dire autre chose... Je ne vois pas très bien un prêtre conseiller à un jeune homme qui le consulte, de s'encroûter dans le célibat.

PIERRE. — Eh bien ! et vous, Monsieur le Curé ? Vous vous êtes encroûté.

JACQUES. — Ce qui tout de même n'empêche



*d'être exposé*  
 pas Monsieur le Curé d'avoir ~~des histoires~~

LE CURÉ. — Moi?

JACQUES. — Dame ! Quand nous sommes entrés...

LE CURÉ. — Oh ! *hein*

JACQUES. — Et puis, il n'y a pas à revenir là-dessus. Nous étions d'accord ; tu étais décidé et c'est en vue de ce mariage que nous sommes ici.

LE CURÉ. — C'est pour cela que vous êtes chez moi? *Voilà comme d'habitude*

JACQUES. — Vous allez comprendre. Cette grave résolution prise, mon ami Pierre s'est demandé qui choisir pour épouse. Il a regardé autour de lui, parmi les occasions qui s'offraient. Il n'a rien trouvé à sa convenance. Il est très difficile. Il n'a rien trouvé jusqu'au jour où à une cérémonie de mariage, il a rencontré une jeune fille qui sut avoir le rare mérite de retenir son attention. Oh ! Il n'est pas amoureux à lier ! Mais il compte que le sentiment viendra lorsqu'il aura pu, à la suite d'une



série de visites, s'assurer de toutes les vertus qu'il devine chez cette jeune personne et sur lesquelles il espère que vous pourrez dès à présent lui fournir quelque confirmation.

**LE CURÉ.** — Je connais donc cette personne?

**JACQUES.** — Vous devez la connaître, Monsieur le Curé. C'est une de vos paroissiennes.. Il s'agit de Mademoiselle Berthe Tléder.

**LE CURÉ.** — Mademoiselle Berthe?

**JACQUES.** — N'est-ce pas qu'elle est charmante?

**LE CURÉ.** — C'est une jeune fille charmante.

**JACQUES.** — Possédant mille qualités.

**LE CURÉ.** — Mettons cinq cents et ce n'est pas mal. Vous me dites que c'est à une cérémonie de mariage que vous vous êtes rencontrés.

**PIERRE.** — Oui, il n'y a pas longtemps... au mariage de mon ami Gaston de...



LE CURÉ. — Bien ! Bien ! C'est une jeune fille charmante.

JACQUES. — Mon ami n'attendait que cette parole de vous pour s'emballer. Vous allez voir. (à Pierre) Parle toi !

PIERRE. — Avant de m'emballer, par prudence, il convient que je m'assure que j'ai des chances de conquérir le cœur de Mademoiselle Tléder.

LE CURÉ. — Oh ! ça, vous pouvez être tranquille.

PIERRE. — Que voulez-vous dire Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. — Je veux dire que vous êtes un jeune cavalier... bien tourné... que vous avez ce qu'il faut pour plaire...

JACQUES. — Monsieur le Curé est un homme de goût.

PIERRE. — Je voudrais vous demander avant de me présenter au château... Il est donc entendu que Mademoiselle Berthe est une personne charmante et que nous sommes faits elle et moi pour nous aimer... Sa mère ?



LE CURÉ. — Sa mère?

PIERRE. — Oui, sa mère, comment est-elle ?

LE CURÉ. — Elle n'a plus de mère. Sa mère est morte. Elle vit sous l'égide de sa tante.

PIERRE. — Oui ! Bien. Je le savais. Sa tante, la sœur de sa mère... Cette dame sera en somme la belle-maman... Est-elle aimable cette dame ?

LE CURÉ (*hésitant*). — Mon Dieu, oui... Du reste, cela n'a pas beaucoup d'importance.

PIERRE. — Une importance considérable, Monsieur le Curé. Souvent dans le monde, dans la foule... partout... sur la voie publique, j'ai observé le couple formé par mademoiselle et sa maman.. Ce n'était pas toujours encourageant. La jeune fille, certes, était jolie, fraîche, souriante ; la mère était fanée, laide et rébarbative... Une pêche en compagnie d'une figue... Avais-je l'occasion d'une conversation, j'apprenais sur le champ que la pêche était aussi aimable qu'appétissante et que la figue était plus désagréable encore que décrépite... Et ~~En~~ <sup>X</sup> En considérant attentivement, sur le même plan les deux femmes, je découvrais dans le visage épanoui de jeunesse et dans le visage flétri les



mêmes traits. Les mêmes traits, Monsieur le Curé ! Je me trouvais en face de la représentation affolante du présent et de l'avenir... Ce diptyque semblait me crier en faveur de la vieille dame : « Vois comment elle était il y a quarante ans ! Mais il hurlait d'autre part : « Regarde ce que sera la jeune fille quand elle aura pris de l'âge ! » Voilà pourquoi, Monsieur le Curé, avant de m'emballer comme dit mon ami Jacques, je désire connaître avec quelque précision celle qui deviendrait ma belle maman... Comprenez-vous ? Savoir dès aujourd'hui, quel minois et quel caractère j'aurai à ma disposition pour éclairer plus tard ma sciatique et ma dyspepsie. Sérieusement ? la tante est rassurante ?

LE CURÉ. — Oui, mon Dieu, oui.

PIERRE. — D'un commerce agréable ?

LE CURÉ. — Ah ! Il ne faut pas non plus en demander trop.

PIERRE. — Je ne demande que la bonne mesure.

LE CURÉ. — Eh bien ! eh bien ! pour ce qui est de la bonne mesure, je crois pouvoir vous promettre que vous la trouverez.



JACQUES. — Il ne nous reste plus, Monsieur le Curé, qu'à vous remercier de l'empressement avec lequel vous avez accueilli notre démarche... Les indications que vous nous avez fournies encouragent définitivement mon ami. N'est-ce pas, tu te risques? Nous nous présenterons au château demain. *L* fréquentez-vous, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Assidûment.

JACQUES. — Tout nous réussit.

LE CURÉ. — Vous êtes trop aimable.

JACQUES. — Ce sera une joie de vous y rencontrer... A demain peut-être, Monsieur le Curé.

PIERRE. — Au revoir, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Au revoir, Messieurs. (*à Pierre*) Mes vœux vous accompagnent... Dites-moi... à propos de la tante... je vous ai déclaré qu'elle est aimable... certainement elle est aimable... pour ma part, je la trouve aimable... Mais tout dépend souvent d'une concordance de caractères... Si le caractère de la tante était en divergence avec le



vôtre... on voit tant de choses... il ne faudrait pas m'en vouloir.

PIERRE. — Je m'en garderais bien.

*Poignées de mains. Jacques et Pierre sortent. A la porte de la sacristie paraissent Berthe et Claire.*



## SCÈNE VI.

LE CURÉ, BERTHE, CLAIRE.

CLAIRE. — Qu'est-ce qu'ils sont venus faire ?

LE CURÉ. — Vous avez entendu ?

CLAIRE. — Non... Nous les avons aperçus... et nous avons guetté leur départ... Vous connaissez ces messieurs ? Vous savez qui ils sont ?

LE CURÉ. — Bien sûr !

BERTHE. — Le plus jeune des deux... c'est lui !

LE CURÉ. — Celui dont j'annonçais que vous me feriez la description. C'est devenu superflu.

BERTHE. — Il est venu par... hasard ?...

LE CURÉ. — Oui, tout à fait par hasard... Il passait... il avait soif... il est entré... et il m'a parlé de vous.



BERTHE. — Il vous a parlé de moi ?

LE CURÉ. — Il a l'intention de se présenter au château demain.

CLAIRE. — Pourquoi faire ?

BERTHE. — Pour demander ma main.

LE CURÉ. — C'est exact !

BERTHE. — Tu vois !

LE CURÉ. — Seulement... Mais...

BERTHE. — Il y a un seulement !

CLAIRE. — Un seulement et un mais ? lesquels ?

LE CURÉ. — Bé, j'ai remarqué que ce jeune homme est assez particulier. Il a des idées assez personnelles. Figurez-vous que dans le mariage, il recherche la concorde... le bonheur...

BERTHE. — C'est assez naturel.

LE CURÉ. — Bien sûr, bien sûr... Il se préoccupe de ne se mettre en ménage qu'avec la certitude que toutes occasions de troubles seront écartées,



qu'il ne pourra exister aucune cause de discorde... dans l'avenir. Alors, il commencera par une série de petites visites de convenance et d'observation.

BERTHE. — Je ne vois pas...

LE CURÉ. — Ce jeune homme se particularise par une croyance singulière. Il croit à l'hérédité, il est convaincu que dans les familles, on continue, de mère en fille, et même de tante en nièce, les séductions physiques et morales, si bien qu'il désire avant de se prononcer, de se déclarer, étudier les perfections et la personnalité de votre tante.

CLAIRE. — C'est épouvantable !

LE CURÉ. — Mais non, ce n'est pas épouvantable. N'amplifions pas les défauts de votre tante. Si nous tombons sur un bon moment... il y en a... il y a des périodes... et tenez, justement, j'ai remarqué que depuis quelque temps elle est dans les meilleures dispositions.

BERTHE. — Vous croyez ?

*Nierdès entre de gauche, un œil poché et une balafre à travers la figure, la blouse déchirée.*



NIERDÈS. — Eh bien, Monsieur le Curé, ai-je-t'y réussi ?

CLAIRE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

BERTHE. — Qui vous a fait cela ?

NIERDÈS. — La Châtelaine.

CLAIRE. — Mme Urend ?

NIERDÈS. — Oui. Et elle m'a dit qu'elle recommencerait demain.

BERTHE. — Mon mariage est manqué!

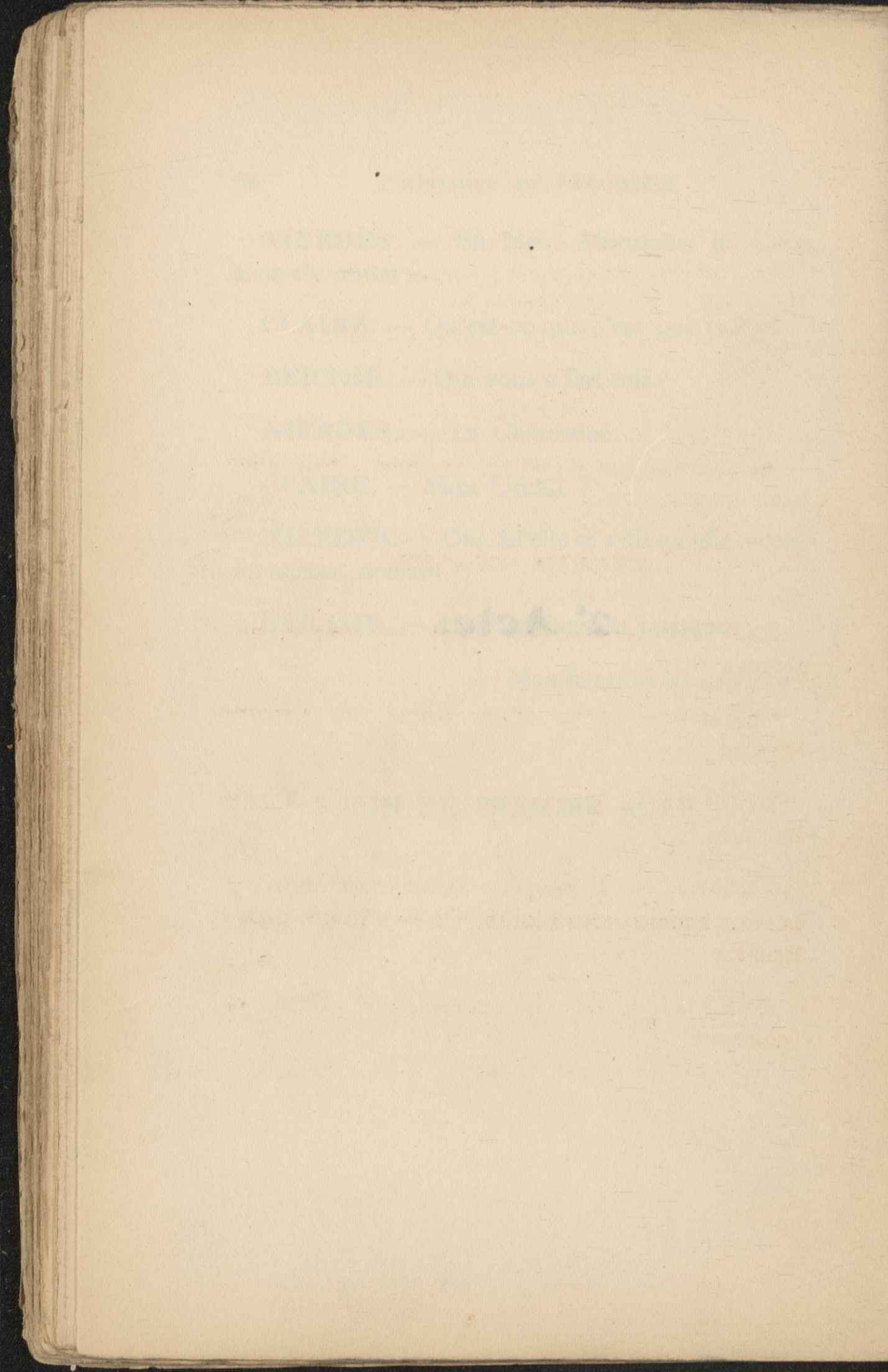
*(Manifestation de désespoir).*

FIN DU PREMIER ACTE.



**2<sup>e</sup> Acte.**







SCÈNE I.

*Au château. Un grand salon. Piano. Deux fauteuils bergère.*

*amés* BERTHE, CLAIRE.

(2) BERTHE (*désespérée*). — Je vais passer une journée affreuse !

(1) CLAIRE. — Nous allons passer une journée affreuse.

BERTHE. — Moi surtout ! Indique-moi ce qu'il faut faire.

CLAIRE. — Il convient avant toute chose, je pense, d'examiner la situation. Où en sommes-nous ? Résume.

BERTHE (*d'une voix étranglée*). — Nous en sommes à...



CLAIRE. — Et mouche ton nez. (*Berthe se mouche*) Où en sommes-nous ?

BERTHE. — Nous attendons la visite de monsieur Pierre et de son ami.

CLAIRE. — Dis Pierre tout court, pour la facilité du récit.

BERTHE. — Il n'y a pas de récit... C'est tout à l'heure, après leur départ, que nous en aurons des choses à raconter.

CLAIRE. — Mais sapristi, ne dirait-on pas que tout à l'heure, la Terre va entrer en collision avec Mars ! La tante a un tempérament redoutable, mais, tout de même, elle a de bons moments. Nous aurons peut-être la chance de tomber sur un de ces moments là.

BERTHE. — Je ne lui en ai jamais connus.

CLAIRE. — Nous le provoquerons ! Les gens les plus acariâtres dissimulent toujours quelque part une petite corde sensible. Nous la dénicherons cette corde et nous tirerons dessus.

BERTHE. — Où est-elle fourrée cette corde ?



**CLAIRE.** — Cherchons. Voyons, toi qui connais mieux la tante... Comment peut-on l'émouvoir ? En lui parlant de belles choses... Si on lui parlait des étoiles du firmament ?

**BERTHE.** — Les étoiles l'exaspèrent. Elle dit que la plus belle ne vaut pas le diamant le plus pâle du Transvaal.

**CLAIRE.** — Les fleurs ?

**BERTHE.** — Elle leur coupe la tête à coups de badine.

**CLAIRE.** — Et les petits oiseaux ?

**BERTHE.** — Elle les abat à coups de carabine.

**CLAIRE.** — Quoi ? elle ne s'est jamais attendrie sur rien ? Tu ne l'as jamais vue pleurer.

**BERTHE.** — Non !

**CLAIRE.** — Cherche bien !

**BERTHE.** — Si. Une fois en me racontant la mort d'un crocodile tué par elle.

**CLAIRE.** — Eh bien, tu vois ! Nous avons trouvé !... Nous voilà outillées..



BERTHE. — Tu crois ?

CLAIRE. — Quoi ?

BERTHE. — Que ça réussira.

CLAIRE. — Je l'espère. A nous de préparer adroitement notre tante à réserver à ces messieurs un accueil acceptable. Une heure d'attendrissement et la partie est gagnée.

BERTHE. — Oh ! je voudrais.

CLAIRE. — Tu l'aimes donc bien, ton Pierre.

BERTHE. — Il me semble.

CLAIRE. — Il te semble ? C'est là tout ton enthousiasme ?

BERTHE. — Un grand enthousiasme au point où nous en sommes ne serait peut-être pas prudent.

CLAIRE. — Tu penses à lui ?

BERTHE. — Oui.

CLAIRE. — Souvent.

BERTHE. — Quelquefois.



CLAIRE. — Et dans ces moments-là qu'éprouves-tu ?

BERTHE. — Je ne sais pas. Mais sur quoi vas-tu m'interroger ? Pourquoi me demander cela ?

CLAIRE. — Pour me rendre compte. Pour voir si c'est de l'amour.

BERTHE. — Comment le saurais-tu ? As-tu déjà aimé, toi ?

CLAIRE. — Non, mais je devine ce que c'est. Qu'éprouves-tu lorsque tu penses à lui ?

BERTHE. — C'est un peu confus.

CLAIRE. — C'est confus?... Cela pourrait bien être de l'amour. Et puis ?

BERTHE. — J'ai chaud au cœur.

CLAIRE. — Ce doit être de l'amour. Et puis ?

BERTHE. — J'ai froid.

CLAIRE. — Dans le dos ? C'est de l'amour.



**BERTHE.** — Tu es sûre.?

**CLAIRE.** — Non, nous verrons bien. Mais  
voici, monsieur le Curé !



## SCÈNE II.

## LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ. — Ah ! mes enfants, votre tante !

BERTHE. — Elle est dans le parc.

LE CURÉ. — Oui, je viens de l'apercevoir non loin du pavillon, se livrant à une étrange gymnastique. Un pas en avant, un pas en arrière, elle pirouettait en faisant tournoyer au-dessus de sa tête un bâton dont le tourbillonnement me figeait les moëlles.

BERTHE. — C'est l'heure où elle s'entraîne à la canne.

LE CURÉ. — J'aime à croire que ce ne sont pas les préparatifs de la réception.

CLAIRE. — Non... N'exagérons pas nos inquiétudes, Monsieur le Curé.



LE CURÉ. — Comment est-elle ce matin ?

BERTHE. — Au déjeuner, elle n'a pas dit un mot.

LE CURÉ. — Est-ce bon signe ?

BERTHE. — Peuh !

LE CURÉ. — Son humeur alors ?

BERTHE. — Me paraissait massacrate.

LE CURÉ. — Oh ! être comme cela tout de suite après le lever du soleil !

BERTHE. — Il n'y a pas d'heure.

LE CURÉ. — N'avez-vous pas eu l'occasion de préparer le terrain.

BERTHE. — Pas encore.

LE CURÉ. — C'est indispensable, mes enfants... C'est indispensable.

CLAIRE — Nous y songions.

LE CURÉ. — Si madame Urend est placée brusquement en présence de ces jeunes gens... c'est la



catastrophe !... Il fallait... il fallait... Nous n'avons plus le temps à présent.

CLAIRE. — Ne nous affolons pas, Monsieur le Curé.

BERTHE. — Claire a un plan.

LE CURÉ. — Un plan ? Vite, vite !

CLAIRE. — C'est simple. Nous allons faire vibrer chez ma tante une corde sensible.

LE CURÉ. — Il y en a ?

CLAIRE. — Berthe l'a trouvée. Nous pincerons de toutes nos forces... et lorsque l'attendrissement aura gagné ma tante, nous ferons entrer les visiteurs.

LE CURÉ. — Mais...

CLAIRE. — Il importe de ne pas laisser, entre la scène d'attendrissement et l'arrivée de Monsieur Pierre et de son ami, à la réaction le temps de se produire. Il ne faudra donc agir qu'au tout dernier moment.

LE CURÉ. — Mais les jeunes gens sont en route.

CLAIRE. — Aussi allons-nous commencer.



LE CURÉ. — Mettez-moi au courant de la manœuvre.

CLAIRE. — A l'instant... Appelez ma tante.

LE CURÉ. — Que je l'appelle ?

CLAIRE. — De loin, oui.

LE CURÉ (*au fond vers le jardin*). — Mme Urend ! Mme Urend ! Elle vient. Eh bien ?

Mme UREND (*en coulisses*). — Bon Curé ! Bon Curé est là !... Et vous ne le dites pas.

LE CURÉ. — Eh bien ?

CLAIRE. — Trop tard ! Contentez-vous de suivre le mouvement et à la première occasion de glisser une allusion à notre affaire, n'hésitez pas.

Mme UREND (*à l'extérieur*). — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le Curé est là ?

LOUISE (*à l'extérieur*). — Je craignais de déranger Madame.

Mme UREND. — Je veux quand bon Curé est là qu'on m'appelle tout de suite !... Vous comprenez ?.. Sinon, je vous chasse avec mon pied...



## SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme UREND.

Mme UREND (*un bâton d'escrime à la main*). —  
Bon matin, cher Curé.

LE CURÉ. — Heureux de vous voir en excellente santé, chère Madame.

Mme UREND. — Il fait chaud ce matin, Curé.

LE CURÉ. — Je vous ai vue de loin vous livrer à un exercice gracieux mais violent.

Mme UREND. — J'avais besoin... après mon déjeuner. Oh ! la canne, c'est un joli sport !... C'est l'art de se défendre soi-même en tapant dans le tas... C'est très réjouissant.

LE CURÉ. — Je n'étais pas rassuré.

Mme UREND. — Oh ! l'entraînement, ce n'est



pas pour vous que je fais ! Vous n'avez pas de rancune d'hier ?

LE CURÉ. — D'hier ?

Mme UREND. — Oui, pour le... (*elle fait le geste de fermer une porte à double tour*).

LE CURÉ. — Oh ! non ; comment garderais-je rancune, lorsque je vous trouve d'humeur aussi charmante.

Mme UREND. — Mon humeur est la meilleure de ce monde ce matin.

BERTHE, à Claire. — Tu entends ?

CLAIRE. — Ce sera facile.

Mme UREND, à Berthe. — Qu'est-ce que vous faites là ?

BERTHE. — Je ne fais rien, ma tante.

Mme UREND. — Vous chuchotiez toutes les deux.

BERTHE. — Mais non.

CLAIRE. — Moi, je lis, ma tante.



Mme UREND. — Encore un stupide roman.

CLAIRE. — Assez stupide en effet. Ah ! il ne vaut pas celui que je lisais l'autre jour.

LE CURÉ. — « Cœur en miettes » ?

CLAIRE. — Non, un autre... Vous devriez le parcourir ma tante.

Mme UREND. — Pas si bête !

CLAIRE. — Il vous intéresserait, je vous jure. C'est intitulé : *Récits de chasse d'un Jeune Egyptien*.

Mme UREND. — Les Egyptiens ne peuvent pas être des chasseurs ! C'est un peuple de momies avec des arcs et des flèches.

CLAIRE. — Je vous demande pardon, ma tante ; le mien se sert de bonnes armes à feu.

Mme UREND. — Alors, ce n'est pas un vrai Egyptien.

CLAIRE. — Il y a dans ce livre, un récit qui m'a fait frémir réellement : une chasse au tigre.

Mme UREND. — C'est rien, la chasse au tigre.



CLAIRE. — C'est peu de chose en effet, comparativement à ce que j'ai lu dans un autre chapitre traitant d'une chasse au crocodile.

*L'attention de Mme Urend se fixe.*

Mme UREND. — Je connais aussi une histoire de crocodile.

BERTHE. — Oui, je me souviens. Vous me l'avez dite. Oh ! elle est d'un pathétique ! Racontez là, ma tante.

Mme UREND. — Ce n'est pas le moment.

CLAIRE (*au Curé*). — Poussez ! Poussez donc, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Il faut pousser l'affaire du crocodile ?

BERTHE. — C'est dans le plan.

LE CURÉ. — Permettez-moi, chère amie, d'insister pour que vous nous disiez l'histoire du crocodile. Nous brûlons, mademoiselle Claire et moi de la connaître. (*bas à Claire*) Est-ce suffisant ?

CLAIRE. — Non.



LE CURÉ. — Je vous en prie, Madame Urend...  
Je me roule à vos pieds.

Mme UREND. — Je croyais que vous n'aimiez pas les récits de chasse.

LE CURÉ. — Vous avez cru remarquer cela ?  
Oh !

Mme UREND. — Souvent.

LE CURÉ. — Il est possible que, parfois, lorsqu'approchait l'heure de mes dévotions, j'aie manifesté quelque distraction en vous écoutant. Il est vrai qu'en principe, les aventures de chasse me laissent assez indifférent, moi qui n'ai ni l'espoir ni le désir d'y être mêlé jamais.

CLAIRE. — Eh bien ? Eh bien ?

LE CURÉ. — Mais ici... ce n'est plus le cas...  
il s'agit d'un crocodile. Alors !

Mme UREND. — Vous aussi, vous aimez les crocodiles ?

LE CURÉ. — Mon Dieu, ma bienveillance se porte en général sur tous les animaux qui sont des créatures du ciel, comme vous et moi. Je n'ai pas



le droit de préférence. Tout ce que Dieu fit est bien fait. Dieu en créant par exemple le rhinocéros et le dromadaire qui me dégoûtent personnellement avait un dessein impénétrable ; je m'incline devant sa sagesse et je ne dois pas choisir. Mon devoir est d'englober tous les êtres animés dans une même tendresse. Et pourtant, j'en fais l'aveu... c'est une faiblesse... le crocodile est une petite bête qui attire tout spécialement mes sympathies. (à Claire) C'est bien ?

CLAIRE. — C'est mieux.

Mme UREND. — Alors, je raconte. C'était dans la république d'Orange. J'avais une vingt-cinquaine d'années et je n'avais pas froid à mes yeux. Un jour que je me trouvais au bord d'un grand fleuve — c'est inutile de vous dire son nom, vous n'êtes pas assez fort en géographie — un jour que je me trouvais au bord de ce grand fleuve, je vois sortir des roseaux une énorme crocodile. Il me regardait... Vous n'avez jamais été regardé par une crocodile ?

LE CURÉ. — Pas que je sache.

Mme UREND. — Alors, vous n'avez jamais vu un œil avec de l'expression.



LE CURÉ. — Quelle expression avait-il ?

Mme UREND. — L'expression de vouloir me manger.

LE CURÉ. — Il était en appétit ! C'est horrible !

Mme UREND. — Les crocodiles sont toujours en appétit.

LE CURÉ. — Que se passa-t-il ? Vous aviez une arme ?

Mme UREND. — J'avais ma carabine.

LE CURÉ. — Heureusement.

Mme UREND. — Mais elle était déchargée.

LE CURÉ. — C'est stupide ! C'est stupide ! une carabine ne doit jamais être déchargée. Que fîtes-vous ?

Mme UREND. — Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, bon Curé ?

LE CURÉ. — J'aurais pris la fuite.

Mme UREND. — Précisément. J'avais lu lorsque j'étais petite fille que pour échapper à un cro-



codile il faut courir en zig-zag. Je me mets donc à courir en zig-zag.

LE CURÉ. — Très bien.

Mme UREND. — Mais lui, il ne se met pas à courir en zig-zag. Il court en toute droite direction... sur moi.

LE CURÉ. — Quelle intelligence les animaux !

Mme UREND. — Et il va me rattraper... avec son bouche ouvert. *Elle mime au moyen de la main le mécanisme d'une gueule de crocodile.* Par bonheur, il y avait un arbre, je grimpe dedans. Je charge ma carabine, je tire et paf, dans son œil gauche... son bouche se ferme.

LE CURÉ. — Il était mort !

Mme UREND. — Pas encore. Son œil droit me regardait. Et tout à coup je vois dans cet œil droit une grosse larme. Elle pleurait maintenant cette bête qui, deux minutes avant, voulait me manger.

LE CURÉ. — C'était peut-être du regret de n'avoir pas réussi.

Mme UREND. — Je compris qu'il pleurait sur



sa vie coupée... sur son fil brisé avant l'âge... sur ce qu'il laissait derrière lui.

CLAIRE (à part). — Et devant.

Mme Urend s'est attendrie à ce souvenir.

LE CURÉ, (après avoir fait signe aux jeunes filles que le moment est venu). — Peut-être avait-il de la famille.

Mme UREND. — Oh ! cet œil pitoyable ! avec cette grosse larme ! Ce jour là, j'ai fait le serment d'être bonne et de ne plus jamais faire de mal à une crocodile.

LE CURÉ. — C'est une noble résolution, mon enfant.

BERTHE. — Voyons, ma tante remettez-vous !

CLAIRE. — Nous avons eu tort de remuer ces souvenirs.

LE CURÉ. — Non ! non ! Laissez verser un pleur à votre tante. L'émotion est une sainte jouissance ! ~~L'émotion de cette nature se mue aisément en joie, en soulagement.~~ C'est ce que me disait encore hier... qui donc me disait cela ? Ah !



oui, un jeune homme... un excellent jeune homme que votre impressionnant récit secouerait, j'en suis sûr, jusqu'au fond de l'âme. Et j'y pense, vous m'obligeriez beaucoup, ma chère amie, si, à l'occasion vous consentiez à lui conter cette histoire. Ce serait collaborer à la mission que j'ai assumée vis-à-vis de lui. Ce jeune homme, d'une distinction rare, est des plus recommandable. Il est venu à moi pour que je donne une direction à ses pensées.

**BERTHE.** (*à part*). — Je vous félicite, Monsieur le Curé.

**LE CURÉ** (*bas*). — N'est-ce pas ? (*poursuivant*) Puis-je solliciter, chère Madame Urend, la faveur de vous le présenter, afin qu'il profite, lui aussi, de vos récits et de la forte leçon de choses qu'ils contiennent.

**Mme UREND.** — Certainement, bon Curé, certainement.

*Le Curé lance un regard de triomphe à Claire qui l'encourage silencieusement.*

**LE CURÉ.** — Merci, ma chère amie.



Mme UREND. — D'où vient-il ce jeune homme?

LE CURÉ. — De la ville.

Mme UREND. — Vous savez son nom?

LE CURÉ. — Naturellement, je sais son nom.  
Pierre Quinel.

Mme UREND. — Pierre Quinel. J'ai déjà entendu ce nom quelque part.

CLAIRE. — Pierre Quinel. Oui... il me semble. N'est-ce pas le nom de quelqu'un qui assistait au mariage de notre cousin Gaston?

BERTHE. — En effet, si mes souvenirs me servent, je crois que c'est cela.

Mme UREND (*à Berthe*). — Il est bien élevé ce jeune homme?

BERTHE. — Oh ! oui, ma tante.

LE CURÉ. — Il est fort réservé, un peu timide même. D'ailleurs... (*avec une fausse légèreté*) C'est vrai, j'oubliais... vous le connaissez.



Mme UREND. — Je le connais ?

LE CURÉ. — Je veux dire que vous l'avez déjà rencontré !

Mme UREND. — Cela m'étonnerait, je ne sors pas dans le monde. Où donc l'ai-je rencontré ?

LE CURÉ. — Ici... chez nous... dans le village, au presbytère.

Mme UREND. — Quand ?

LE CURÉ. — Hier.

Mme UREND. — Hier ?

LE CURÉ. — Oui, rappelez-vous. Il était accompagné de son ami Jacques Richilès (*mouvement de Mme Urend*) qui viendra également, si vous le permettez, vous présenter ses hommages.

Mme UREND. — Hier ? Chez vous ? Deux jeunes hommes... Est-ce qu'il sagit de ces deux paltoquets qui... ?

LE CURÉ. — Oui, justement, les paltoquets... quelle coïncidence, vous ne trouvez pas ? Assurément cette première entrevue...



Mme UREND. — Et ils vont se présenter ici ?

LE CURÉ. — Ils me suivaient.

Mme UREND. — Bon Curé, je vais monter la garde devant la grille pour les jeter dehors comme des chiens ! (*Elle sort furieuse*).

LE CURÉ. — Madame ! Madame ! La réaction !



## SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins Mme UREND;

BERTHE. — Il y avait eu rencontre? Vous ne l'aviez pas dit.

LE CURÉ. — Je ne voulais pas vous épouvanter... (*appelant*) Mme Urend! Madame! Chère enfant! (*Il sort*).



## SCÈNE V.

CLAIRE, BERTHE.

BERTHE. — Il n'y a plus d'espoir ! Ils ont vu ma tante... tu comprends... c'est fini.

CLAIRE. — Il est certain que leur étonnement, tout à l'heure ne sera pas couronné de roses. Ce qui aggrave, c'est que la tante s'est installée à la grille.

BERTHE. — Si monsieur le Curé parvenait à l'éloigner de là nous pourrions peut-être aller sur la route, avertir monsieur Pierre, le prier d'ajourner sa visite, lui expliquer n'importe quoi.

CLAIRE. — Monsieur le Curé avisera.

BERTHE. — Tu as confiance en monsieur le Curé ?

CLAIRE. — Oui.



BERTHE. — Pour ces choses-là ?

CLAIRE. — Pas trop !

BERTHE. — Claire, ma cousine, es-tu d'avis comme moi que la situation exige des résolutions promptes ?

CLAIRE. — Bien sûr.

BERTHE. — Es-tu d'avis qu'il est indispensable d'empêcher tout contact, pour le moment, entre ma tante et monsieur Pierre ?

CLAIRE. — Oui.

BERTHE. — Alors, cherchons un moyen !  
remuons ciel et terre.

CLAIRE. — Remuons *(silence)*. Tu remues ?

BERTHE. — Oui... Et toi ?

CLAIRE. — Moi aussi. Et qu'est-ce que ça donne ?

BERTHE. — Rien encore... Et toi ?

CLAIRE. — Vaguement.



BERTHE. — Tu as un moyen ?

CLAIRE. — Peut-être !

BERTHE. — Dis vite !

CLAIRE. — Il est inemployable.

BERTHE. — Dis tout de même.

CLAIRE. — Faire disparaître ma tante.

BERTHE. — Très bien ! Par quel procédé ?

CLAIRE. — Voilà !... ce sont les procédés qui me gênent. Il n'y a que la violence. Et avec elle vraiment...

BERTHE. — Remuons encore (*silence*). J'ai trouvé !

CLAIRE. — Quoi ?

BERTHE. — Écoute. Tu vas traverser le potager. Ce n'est pas long. Tu gagneras la petite porte verte par où tu sortiras... tu fais extérieurement le tour de la propriété.... tu te postes sur la route, tu te places entre ma tante et les visiteurs.



CLAIRE. — Le tour de la propriété? Il y en a pour une demi-heure.

BERTHE. — Pour éviter la catastrophe....

CLAIRE. — J'ai horreur, moi, de longer un mur pendant trente minutes en plein soleil.

BERTHE. — Une fois là, tu attends monsieur Pierre et tu lui dis....

CLAIRE. — Tu organises ! tu organises ! As-tu songé seulement à l'étrangeté de cette démarche?

BERTHE. — Tu es fine, tu t'en tireras.

CLAIRE. — Jolie commission.

BERTHE. — Va, va !.... Epargne-nous le scandale... va ! va !

CLAIRE. — Tu souffiras au moins, que je prenne mon ombrelle ?

BERTHE. — Vite ! Vite !

CLAIRE. — On y va ! Voyez-vous ces petites filles ? Et ça ne sait pas même si c'est de l'amour.



## SCÈNE VI.

BERTHE, JACQUES.

**T** JACQUES (*après un temps entre 2<sup>e</sup> plan gauche*).  
— Mademoiselle, excusez-moi !

BERTHE. — Monsieur, Monsieur, revenez un autre jour.

JACQUES. — Mais...

BERTHE. — Allez vous-en, Monsieur, allez vous-en ! Par où êtes-vous entré ? Par la grille ?

JACQUES. — Non, Mademoiselle. Et c'est sur la façon dont je me suis introduit ici que devaient tout d'abord porter mes excuses... mais vous paraissez toute troublée... effrayée même... Je vous ai fait peur ?

BERTHE. — Ne restez pas là.



JACQUES. — Où dois-je me placer ?

BERTHE. — N'importe où.... sur la route... à l'extérieur, loin d'ici.

JACQUES. — Je me retire, Mademoiselle... C'est par là, la grille, n'est-ce pas?.. (*saluant*) Mademoiselle.

BERTHE. — Monsieur ! Monsieur ! ne vous éloignez pas ! Restez ! asseyez-vous.

JACQUES. — Ai-je bien entendu ? Vous m'invitez à demeurer !

BERTHE. — Oui ! Oui ! (*Elle désigne un siège*).

JACQUES. ~~T~~ Vous êtes émue, Mademoiselle.

BERTHE. — Pardonnez-moi. J'étais plongée dans mes réflexions. Je ne me doutais de rien. Tout à coup un inconnu se dresse devant moi.!

JACQUES. — En effet, j'ai surgi d'une façon intempestive. Monsieur le Curé nous avait promis, à mon ami Pierre Quinel et moi, d'annoncer notre visite... Ne s'est-il pas acquitté de cette mission ?



BERTHE. — Certainement, Monsieur.

JACQUES. — Nous étions en cabriolet, le cheval tombe... la voiture est sérieusement endommagée.

BERTHE. — Oh !

JACQUES. — Nous sommes intacts, Mademoiselle. Nous nous trouvions sous le mur de votre parc. Une petite porte était ouverte. Je suis accouru, tandis que mon ami, tenant le cheval par la bride, traîne notre char vers la forge du village.

BERTHE. — Vous avez traversé le potager ?

JACQUES. — Oui... Il y a des pièges à loups ?

BERTHE. — Monsieur, reprenez le potager... et allez vous-en.

JACQUES. — C'est encore changé ?

BERTHE. — Partez ! Partez ! par le potager!... rejoignez votre ami chez le charron!... et revenez une autre fois.

JACQUES. — Quel jour ?



BERTHE. — Monsieur le Curé vous le dira  
(*On entend la voix du Curé*). Qu'est-ce que c'est, mon  
Dieu ?

*Le Curé paraît brandissant une énorme clef.*



## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CURÉ, LOUISE

LE CURÉ (*entrant*). — Victoire ! Victoire ! Séquestrée ! Je l'ai séquestrée ! Après l'avoir adroitement attirée dans le pavillon... crac, j'ai fermé la porte à double tour. En tendant l'oreille, on peut d'ici entendre ses vociférations ! Qu'ils viennent, qu'ils viennent donc, nos jeunes gens ! ce n'est pas aujourd'hui qu'ils seront livrés en pâture. (*Apercevant Jacques*). Vous, Monsieur ? Déjà !

JACQUES. — Déjà et encore.

LE CURÉ. — Et votre compagnon ?

JACQUES. — Je l'attends... comme vous voilà animé, Monsieur le Curé !

LE CURÉ. — Ah ! Monsieur, il y a dans la vie des moments où l'on est fier de soi-même !



JACQUES. — Je devine à votre récit un peu... bousculé que vous venez d'accomplir un exploit peu banal.

LE CURÉ. — Peu banal, vous l'avez dit ! Nous sommes sauvés ! Monsieur. Mettez-vous à l'aise ! étalez-vous sur les canapés, allumez votre pipe, respirez ! respirez ! Nous sommes sauvés !

JACQUES. — Vous êtes énigmatique, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Mlle Berthe, vous expliquera.

BERTHE. — Moi ? Mais non, Monsieur le Curé, vous.

LE CURÉ. — Pas le temps ! Je vais à l'office réunir quelques victuailles que je lui passerai par les barreaux de la fenêtre (*Il sort 2<sup>e</sup> plan à droite*).



## SCÈNE VIII.

BERTHE, JACQUES.

JACQUES. — Il a capturé une bête féroce dans le parc ?

BERTHE. — Mais non, mais non... il s'agit d'une plaisanterie qu'on ne peut pas dire.

JACQUES. — Je n'irai pas jusqu'à m'étendre sur les coussins, ni jusqu'à fumer ma pipe.. mais puis-je rester ?

BERTHE. — Oui, Monsieur.

JACQUES. — <sup>T</sup> Puis-je attendre ici l'arrivée de mon ami Pierre ?

BERTHE. — Certainement.

JACQUES. — Peut-être, raconterez-vous à Pierre, la chose... la plaisanterie.



BERTHE. — Oh ! non ! pas à Pierre.

JACQUES. — Pas plus qu'à moi.

BERTHE. — Pas plus qu'à vous. Je ne pardonnerai jamais à monsieur le Curé ce qu'il a fait là...

JACQUES. — Grave ?

BERTHE. — Vous ne trouvez pas que c'est grave ?

JACQUES. — Les éléments d'appréciation me manquent.

BERTHE. — Tenez, Monsieur, le mieux est que vous vous en alliez.

JACQUES *Comment --- Encore T*  
(*se levant*). — Vous me faites faire du chemin, Mademoiselle.

BERTHE. — Je me trouve vis-à-vis de vous dans une posture ridicule, Monsieur, et vous même vous ne devez pas vous sentir bien à l'aise.

JACQUES. — Oh ! à part le mouvement d'aller et retour que vous m'imprimez...



BERTHE. — Oui, Monsieur, partez ! partez ! Rejoignez votre ami !... Et empêchez-le de venir !.. Qu'il y renonce ! Qu'il renonce à tout ! Dites-lui que je déteste monsieur le Curé... Dites à votre ami que je le déteste lui aussi.

JACQUES. — Je prévois que je figurerai bientôt dans cette nomenclature.

BERTHE. — Oui, vous aussi ! Dites-lui bien, à votre ami Pierre, que notre maison n'est pas une maison où l'on vient. Et puisqu'il ne nous faisait visite que pour observer... pour savoir... dites-lui que vous avez vu... que vous savez ; qu'il y a ici un curé stupide... une tante impossible... et une jeune fille folle... folle de honte et de confusion. (*Elle éclate en sanglots*).

JACQUES. — Ne pleurez pas, Mademoiselle Berthe ; chassez ce chagrin.

BERTHE. — Ce n'est pas du chagrin... c'est de la rage.

JACQUES. — Si vous m'autorisiez à retarder de quelques minutes mon troisième faux départ.

BERTHE. — Que pourriez-vous me dire ?



JACQUES. — Vous parler de mon ami Pierre.

BERTHE. — Ne me parlez pas de lui.

JACQUES. — Il est fort sympathique, je vous assure.

BERTHE. — Il est sympathique, mais je le déteste.

JACQUES. — Vous avez raison. Vous devez avoir raison, là ! Est-ce convenu ? Nous l'exécrons... C'est un être repoussant. Nous sommes d'accord là-dessus.

BERTHE. — Merci, Monsieur !

JACQUES. — Vous voyez comme vous êtes raisonnable ! A la première concession qu'on vous fait, vous vous adoucissez. J'ai le sentiment que déjà vous me détestez moins.

BERTHE. — Je ne vous déteste pas du tout ; c'est lui.

JACQUES. — Nous le détestons. Cherchons ensemble pourquoi ?

BERTHE. — Et je sais pourquoi je le déteste.



**JACQUES.** — C'est comme moi.

**BERTHE.** — Pourquoi le détestez-vous en somme ?

**JACQUES.** — Parce qu'il a eu ce projet saugrenu au courant duquel vous avez été mise, sans doute, par le Curé.

**BERTHE.** — Encore un, celui-là !

**JACQUES.** — Parce qu'il a cru qu'il ne fallait pas s'abandonner sans réserve à l'émotion qu'il a éprouvée en vous rencontrant pour la première fois. Est-ce qu'on bat en retraite, Mademoiselle Berthe, lorsqu'on s'est trouvé en face de vous ? On capitule tout de suite ! Est-ce qu'on se place en embuscade aux déceptions que l'on espère ne pas trouver ?

**BERTHE.** — N'est-ce pas ?

**JACQUES.** — Est-ce qu'on tente de dénicher au fond du visage dévasté d'une vieille dame, le sourire de vos yeux ?

**BERTHE.** — N'est-ce pas ?

**JACQUES.** — Est-ce qu'on se livre à des investigations...



BERTHE. — N'est-ce pas ?

JACQUES. — Une enquête ! Est-ce qu'on calcule ? soupèse ? expérimente ? Est-ce qu'on passe l'amour à l'éprouvette ?

BERTHE. — N'est-ce pas ?

JACQUES. — Est-ce que ?...

BERTHE. — N'est-ce pas ?

JACQUES. — Oh ! rassurez-vous ! Je le dirai à ce niais ! Je lui crierai le danger qu'il court. Le danger tout d'abord de votre déplaisir. Et cet autre danger... celui d'arriver par son examen à des conclusions négatives et de perdre du coup toute la félicité qui s'offrait à lui... Car, enfin, supposons que votre tante soit une personne pas très aimable.

BERTHE. — Elle l'est.

JACQUES. — Elle est très aimable ?

BERTHE. — Non « pas très. »

JACQUES. — Ah ! vous voyez ! A quoi risque-t-il d'aboutir ?



BERTHE. — Il n'y a pas risque.. il y a certitude.

JACQUES. — Vraiment ?

BERTHE. — C'est-à-dire, Monsieur Jacques, que s'il est exact qu'une jeune nièce soit destinée à hériter du caractère de sa vieille tante, je n'ai plus qu'à demander au ciel d'abrèger ma sombre vie.

JACQUES. — Votre tante serait d'un commerce...

BERTHE. — Redoutable.

JACQUES. — En tout temps ?

BERTHE. — En permanence.

JACQUES. — Diable ! L'effet produit sur elle par l'annonce de notre arrivée....

BERTHE. — Terrifiant ! Elle a parlé de vous jeter à la porte.

JACQUES. — Cristi ! Elle n'y va pas de main morte !

BERTHE. — Jamais !



JACQUES. — Je comprends pourquoi vous me pressiez de partir.

BERTHE. — Oh ! moi, Monsieur Jacques, je n'ai fait qu'insister. Je ne vous ai pas jeté. N'allez pas vous imaginer tout de suite que vous avez découvert en moi des signes d'hérédité.

JACQUES. — Mais non, Mademoiselle. Je m'explique vos inquiétudes. Vous aviez raison. Je devais me retirer. Je devais aller au devant de Pierre, le détourner momentanément de son but.

BERTHE. — Pour le moment ma tante a cessé d'être dangereuse... monsieur le Curé a réussi à l'éloigner.

JACQUES. — Ah ! comment a-t-il fait ?

BERTHE. — Vous le savez. Il a... C'est un procédé que je réproouve... C'est de ma tante que monsieur le Curé parlait. C'est ma tante qu'il a séquestrée.

JACQUES. — Alors l'exploit, c'était ça ?

BERTHE. — Oui !

JACQUES. — C'est à ce point ! (*après réflexion*).



Tout de même, Mademoiselle, je pense qu'il vaut mieux ne pas abuser des avantages qui nous sont assurés par l'héroïsme du Curé. Si madame Urend apprenait jamais que nous avons profité de ses heures d'incarcération pour nous introduire, Pierre et moi, chez elle, elle resterait sans pardon. Ce serait l'irréremédiable. Quel est votre avis ?

BERTHE. — Le vôtre.

JACQUES. — Il vaut mieux que je courre au devant de Pierre et que je l'emmène.

BERTHE. — J'aime votre tact, Monsieur Jacques.

JACQUES. — J'aime votre grâce épouvantée, Mademoiselle Berthe..

*(Ils se donnent la main).*



## SCÈNE IX.

2<sup>e</sup> / M. Lambert

LES MÊMES, LE CURÉ, PIERRE.

**LE CURÉ.** — Par ici ! par ici, Monsieur Pierre !  
 Vous ne pouviez choisir instant plus propice. Tout  
 est bleu... tout est rose aujourd'hui dans la maison.  
 Nous vivons dans une apothéose.

**PIERRE.** — Bonjour, Mademoiselle Berthe.

**BERTHE.** — Bonjour, Monsieur Pierre.

*(Ils se serrent la main).*

**PIERRE.** — Je me félicite d'arriver dans le  
 décor que monsieur le Curé vient de décrire sans  
 exagération, ma foi.

**JACQUES.** — J'allais au devant de toi.

**PIERRE.** — Ah ! je me suis fait annoncer  
 à madame Urend.



LE CURÉ (*ironique*). — Par qui ?

PIERRE. — Par une bonne que j'ai aperçue à l'entrée.

LE CURÉ. — Eh bien patientez ! patientez ! pendant que... dans le parc, je vais, moi...



## SCÈNE X.

## LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. — Madame prie Monsieur Pierre Quinel de lui accorder quelques minutes.

LE CURÉ. — Madame? Madame qui ?

LOUISE. — Madame... Madame Urend...

LE CURÉ. — Elle s'est évadée !

LOUISE. — Elle recevra Monsieur Quinel, dans ce salon, en particulier. Elle insiste pour que l'entrevue ait lieu sans témoins.

BERTHE (*bas au Curé*). — **T** Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE CURÉ (*bas*). — Ce calme est effrayant.

BERTHE (*bas*). — Que va-t-il se passer ?



LE CURÉ (*bas*). — Je me le demande.

BERTHE (*bas*). — Et il faut que nous nous éloignons.

LE CURÉ (*bas*). — J'aime mieux ça...

BERTHE (*à Louise*). — Dites à ma tante que nous nous retirons.

LOUISE. — Bien, Mademoiselle. (*Elle sort à droite*).

JACQUES (*à Berthe*). — Que me disiez-vous ?

BERTHE. — Elle s'est échappée. Ce Curé est un maladroit. Messieurs, soumettons-nous, si vous voulez bien, au désir de ma tante.

LE CURÉ. — Oui, ne résistons pas. (*à Pierre*) : Un mot bref. Ne vous étonnez de rien, mon jeune ami. La personne est un peu vive parfois. Oh ! il n'y a pas de quoi effrayer un homme de votre trempe.

JACQUES. — Oui, on parle de certaines excen-  
tricités.

PIERRE. — Ah !



LE CURÉ. — Joyeuses ! joyeuses et de bon ton ! Ah ! un mot encore. Ne vous étonnez de rien... Elle a de l'accent. Bonne chance ! Elle a beaucoup vécu dans l'Afrique du Sud. Ne vous étonnez pas si elle vous raconte des histoites de chasse.

PIERRE. — J'adore ça.

LE CURÉ. — A merveille.

BERTHE. — A propos... Tâchez de la mettre sur le chapitre du crocodile.

LE CURÉ. — Courage ! Nous sommes là ! (*sur le seuil, à part*). Pauvre jeune homme ! (*sortie*).



## SCÈNE XI.

PIERRE, CLAIRE, LOUISE.

LOUISE. — Madame prie Monsieur de bien vouloir prendre un siège en l'attendant.

PIERRE. — Merci !

*Louise sort. Pierre s'assoit. Paraît Claire. Elle est camouflée en vieille dame. Bonnet de dentelles, larges lunettes. Pierre se lève.*

CLAIRE (*imitant l'accent de sa tante*). — Restez ! Restez ! Restez assis, jeune homme ! Restez assis !

*(Il s'assoit. Elle va à la porte du fond, inspecte avec précaution le trou de la serrure.)* J'ai vu un œil. C'est bon Curé ! *(Elle suspend un foulard au-dessus du trou de la serrure et va s'asseoir.)* A présent vous pouvez faire vos salamalecs. Présentez-vous. *(Claire reproduit exactement la prononciation de Mme Urend.)*



PIERRE. — Pierre Quinel. Je ne suis pas tout à fait un inconnu pour vous, madame.

CLAIRE. — Pas du tout, pas du tout. Je vous connais le meilleur de ce monde ! Votre cousin Gaston est mon petit neveu de par le mariage de sa mère qui a épousé je crois le frère de mon demi-frère, ce qui fait mon frère et demi.

PIERRE. — Excusez-moi. Les complications de famille, je n'y ai jamais vu fort clair.

CLAIRE. — Je vous comprends. Les branches de notre arbre généalogique sont très enchevêtrées. Notre famille, c'est une forêt vierge.

PIERRE (*riant*). — Justement, Madame.

CLAIRE. — Ecoutez, Quinel, ne m'appellez pas madame. Je n'aime pas... Je suis une vieille fille, et je n'ai rien fait dans ma vie pour mériter d'être appelée madame.

PIERRE. — Mademoiselle, alors.

CLAIRE. — Oh ! non, Quinel, pas mademoiselle. J'ai tout fait dans ma vie pour ne pas rester mademoiselle. Et quand vous dites Mademoiselle, c'est me rappeler tout ce que je n'ai pas réussi.



PIERRE. — Comment faut-il dans ce cas ?

CLAIRE. — Appelez-moi, tante... ma tante...

PIERRE. — Ma tante ? Je veux bien. Je ne demande pas mieux. Ma tante qui ? quoi ? Comment ?

CLAIRE. — Qui qui ? Quoi quoi ? Comment comment ?

PIERRE. — Votre nom, votre petit nom ? Oui, ma tante, ça ne suffit pas. On dit : ma tante Euphrasie, ... ma tante Joséphine, Adelaïde. Et vous ?

CLAIRE. — Claire.... euh ! rette rette ! Clairette !

PIERRE. — Ma tante Clairette ! C'est charmant !

CLAIRE. — N'est-ce pas c'est gentil?... Maintenant parlez, Quinel.

PIERRE. — Que je parle.

CLAIRE. — Oui... Qu'est-ce que c'est le vent qui vous a poussé dans le dos jusqu'ici ?

PIERRE. — Le vent ?



CLAIRE. — Parlez-moi de ce vent. Bavardez Quinel. (*Silence*). Est-ce que par hasard vous n'avez pas de conversation ?

PIERRE. — Si... certainement... j'ai de la conversation comme tout le monde. Mais voilà, Madame.

CLAIRE. — Tante, ma tante Clairette.

PIERRE. — Oui, ma tante Clairette ! mais, alors ne m'appellez plus Quinel !

CLAIRE. — Ce n'est plus votre nom ?

PIERRE. — C'est toujours mon nom et j'en suis désolé, pour la première fois de ma vie. C'est lamentable de s'appeler Quinel ! Quinel ! Je vous dis tante Clairette vous me répondez Quinel. Comment voulez-vous que j'aie de la conversation ! Ça me coupe.

CLAIRE. — Vous voulez que je vous dis Pierre ? Neveu Pierre ?

PIERRE. — Je vous en prie. Ce serait gentil comme tout... ce serait me mettre tout à fait dans mon assiette.



CLAIRE. — C'est convenu. Et puisque vous êtes dans votre assiette, restez-y une minute. Ne bougez pas, ne vous effrayez pas. Il va se passer, quelque chose. *(Elle se lève et va, à proximité de la porte du fond faire choir une potiche, aussitôt on voit s'agiter et tomber le foulard. Elle le remet en place puis redescend)*. Vous me regardez avec ahurissement neveu Pierre... vous vous moquez intérieurement de mes excentricités. Je suis assez excentrique. On ne vous l'avait pas dit ?

PIERRE. — Mon Dieu !

CLAIRE. — On n'aura pas eu le temps ! Eh bien, maintenant, dites moi le vent.

PIERRE. — Le vent qui m'a poussé, j'ignore quel point cardinal nous l'envoie, mais je puis dire qu'il s'agit d'un vent de large sympathie.

CLAIRE. — Comme ça d'avance, de la sympathie ? On vous avait donc parlé de moi le meilleur de ce monde.

PIERRE. — Oui.

CLAIRE. — Qu'est-ce qu'on vous a dit ? Que je suis un peu...



PIERRE. — Vive... oui... Mais il n'y paraît pas. On m'a dit que vous avez un léger accent.

CLAIRE. — Il n'y paraît pas non plus.

PIERRE. — On m'a dit que vous aviez beaucoup voyagé et que vous aviez participé à des chasses émouvantes et que vous en faites la narration avec une couleur extraordinaire.

CLAIRE. — Oui, je raconte assez bien...

PIERRE. — On m'a notamment signalé un récit particulièrement saisissant.

CLAIRE. — Je devine qu'on vous a conseillé de me mettre sur le chapitre de la crocodile.

PIERRE. — Non, je...

CLAIRE. — Je suis avec plaisir sur le chapitre... C'est une jolie histoire. Ecoutez. J'avais une vingt-cinquaine d'années. Je n'avais pas froid à mon *oeul*. C'était dans la république d'Orange. Je me trouvais au bord d'un fleuve, quand je vois venir une grosse crocodile. Il me regarde. Je le regarde.

PIERRE. — Et il est charmé du coup, tante Clairette.



CLAIRE. — Si vous m'interrompez par vos galanteries bêtes, je ne raconte plus. Vous avez déjà reçu le regard d'une crocodile?

PIERRE. — Souvent.

CLAIRE. — Où ça?

PIERRE. — Au jardin des ~~plantes~~.

*Zoologique*

CLAIRE. — Vous n'avez pas eu peur?

PIERRE. — Il y avait une grille qui me gênait.

CLAIRE. — Et quelle expression il avait dans son regard la crocodile?

PIERRE. — Il avait l'air de ne pas aimer ça. Et le vôtre?

CLAIRE. — Il avait dans l'œil l'expression de vouloir me manger... j'avais une carabine mais elle était déchargée. Vous ne frémissiez pas?

PIERRE. — Mon Dieu, ma tante, puisque vous êtes là, je prévois que l'aventure aura eu un dénouement heureux.

CLAIRE. — Dramatique ! Ma carabine était déchargée. Mais j'avais lu à l'école, dans un livre de



style, que pour échapper à une crocodile, il faut courir en zig-zag. Vous vous demandez peut-être pourquoi on apprend aux jeunes filles que pour échapper à une crocodile il convient de courir en zig-zag. Je me l'étais toujours demandé aussi, mais vous voyez que ce n'est pas un enseignement superflute.. Je me mets donc à courir en zig-zag. Mais lui, il ne se met pas à courir en zig-zag. Il court en toute droite direction sur moi.

PIERRE (*qui n'a prêté qu'une oreille distraite à ce récit et qui a porté toute son attention sur la main de Claire dessinant les zig-zags de la course du crocodile*).  
Quelle jolie main vous avez, ma tante. (*Il lui prend la main qu'elle retire précipitamment*).

CLAIRE. — Et il va me rattraper avec son bouche ouvert (*machinalement, elle va faire le geste qu'a esquissé tout à l'heure sa tante et qui mettrait en valeur ses mains, mais elle se ravise à temps*.)  
Heureusement, il y avait un arbre, je grimpe, je recharge ma carabine et... paf ! je touche la crocodile.

PIERRE. — Pauvre bête !

CLAIRE. — Mais j'étais plus touchée que lui, parce que tandis qu'il était là par terre (*elle indique*



*le crocodile du bout du pied*) à se rouler dans l'agonie, avec une grosse larme...

PIERRE. — Quel petit pied, vous avez, ma tante ! (*Elle retire les pieds*).

CLAIRE. — Vous n'écoutez pas l'histoire.

PIERRE. — Passionnément. Je n'en ai pas perdu une syllabe. Je suis prêt à vous la redire... pas aussi joliment que vous, par exemple, car vous racontez d'une façon délicieuse.

CLAIRE. — Vous ne l'avez pas comprise, l'histoire...? Non, vous n'avez pas compris sa moralité.

PIERRE. — Ah ! il y a une moralité ?

CLAIRE. — Cette histoire nous enseigne qu'il n'est bon de courir en zig-zag que lorsque celui à qui on a affaire n'a pas l'idée de marcher en toute droite direction sur vous.

PIERRE. — Et comme c'est juste !

CLAIRE. — Vous n'avez pas encore compris.

PIERRE. — Que reste-t-il à comprendre ?



CLAIRE. — Que c'est votre histoire à vous, que vous courez en zig-zag et que moi je vais faire comme la crocodile, je marche en toute droite direction sur vous et je vous dis : Vous êtes venu ici pour ma nièce, parlons de ma nièce.

PIERRE. — Oui, oui, parlons de ça.

CLAIRE. — Je constate que vous abordez ce sujet avec plaisir.

PIERRE. — Avec ravissement...

CLAIRE. — Fort bien... C'est de l'enthousiasme.

PIERRE. — C'est de l'emballement, ma tante. Si vous saviez comme je suis emballé !

CLAIRE. — Seulement, cet emballement, il serait bon de le laisser apparaître un peu à ma nièce aussi... jusqu'à présent, je crois, Berthe ne s'en est pas aperçue.

PIERRE. — Berthe ?

CLAIRE. — N'était-ce pas de ma nièce Berthe que vous parliez ?

PIERRE. — Mlle Berthe ? Elle est charmante.



Je la connais peu, mais elle est charmante. C'est de votre nièce, ma tante, que je suis enthousiaste ! Mlle Berthe ou une autre. De celle de vos nièces qui a votre petit pied, ma tante, votre sourire, votre accueil, votre main. Ma tante, permettez-moi de vous baiser le bout des doigts.

CLAIRE. — Allons, allons, soyez sérieux, mauvais sujet.

PIERRE. — Je suis sérieux ! ma tante, je vous demande la main d'une de vos nièces. Vous choisirez vous même.

CLAIRE. — Elle est toute choisie.

PIERRE. — Mlle Berthe ?

CLAIRE. — Berthe, oui.

PIERRE. — Ça va.

CLAIRE. — Ça va ! vous dites que ça va ! Nous ne savons pas du tout si ça va pour Berthe. Il faut le temps. Nous devons faire la connaissance de votre oncle puisque vous n'avez plus de papa, je crois.

PIERRE. — Mon oncle est un homme exquis...



CLAIRE. — Et nous devons le tenir en observation... étudier son caractère, ses qualités, ses défauts... Vous savez, je crois à une certaine hérédité. Tel oncle, tel neveu. Et si votre oncle est un vieux escargot désagréable et repoussant, je suis sûr que vous serez ça un jour et je ne vous donnerai pas ma nièce.

PIERRE. — Mon oncle est un vieillard magnifique.

CLAIRE. — Vous vous vantez, je crois, par anticipation (*jeu de la main*). Et vous? vous avez une bonne conduite!

PIERRE. — Exemple (*jeu de la main*).

CLAIRE. — Vous êtes en bonne santé.

PIERRE. — Un arbre.

CLAIRE. — Un arbre qui n'a pas encore pris racine, quelque part, dans un cœur de femme?

PIERRE. — Je vous jure, ma tante.

CLAIRE. — Vous êtes vigoureux? Combien vous portez à bras tendu?



PIERRE. — Vingt kilos.

CLAIRE. — Vingt ?

PIERRE. — Oui, en trichant un peu, en en mettant un morceau sur le poignet et l'avant-bras. (*Il devient de plus en plus pressant pour lui baiser la main*).

CLAIRE. — Et vous avez du courage ?

PIERRE. — Beaucoup, un courage spécial. Le courage civique et modeste. Un jour tenez, j'ai sauvé un petit garçon qui se noyait. Après avoir fait ça, je me suis dissimulé dans la foule en refusant de donner mon nom à l'agent de police qui le réclamait.

CLAIRE. — Vous êtes moins discret vis-à-vis de moi.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous voulez?... Je désire à présent que cela se sache. Il me semble que cela peut me donner du relief à vos yeux.

CLAIRE. — Laissez donc ma main en paix. Et répondez : vous avez de la présence d'esprit ?

PIERRE. — Oui.



CLAIRE. — De la résistance ?

PIERRE. — Oui.

CLAIRE. — De la ténacité ?

PIERRE. — Oui ! oui ! j'ai tout ce que vous voulez tante Clairette !

CLAIRE. — Laissez donc ma main tranquille et allez là... si... si allez là... Si un jour vous étiez en danger... un grand danger avec votre femme ; par exemple, dans un incendie et que vous seriez enfermés, sans pouvoir sortir, qu'est-ce que vous feriez ?

PIERRE. — J'appellerais au secours...

CLAIRE. — Très bien ! De quelle voix ?

PIERRE. — D'une voix forte.

CLAIRE. — Eh bien dites, d'une voix forte...

PIERRE. — Que je dise quoi ?

CLAIRE. — Au secours !

PIERRE. — Que je crie : « Au secours », ici ?  
Je serais ridicule.



CLAIRE. — Dites ! Je veux connaître la puissance de votre poumon.

PIERRE. — Ah ! c'est pour ça? (*criant, après un peu d'hésitation*). Au secours ! Au secours !



## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CURÉ, BERTHE,  
JACQUES.

CLAIRE. — Entrez ! Entrez, mes enfants !

LE CURÉ (*à Pierre*). — Vous êtes intact !

PIERRE (*à Jacques*). — Elle est délicieuse, cette dame.

JACQUES. — C'est toi qui as appelé ?

(*Conversation entr'eux*).

BERTHE (*qui est allée à Claire*). — Ma tante, nous nous précipitons.

CLAIRE. — Je n'ai couru aucun danger.



BERTHE (*reconnaissant Claire*). — Toi ! C'est  
to i

CLAIRE. — Il n'y avait pas d'autre moyen. Tu  
ne vas me faire une scène, je suppose.

LE CURÉ (*qui est descendu*). — Comment êtes  
vous sortie du pavillon ?

CLAIRE. — Par la cheminée !

LE CURÉ (*reconnaissant Claire*). — Oh ! Oh

CLAIRE (*haut*). — Bon Curé, veuillez me faire  
faire la connaissance du monsieur N<sup>o</sup> 2.

BERTHE. — Oui, présentez ma tante.

LE CURÉ (*bas*). — Je ne puis pas, puisque ce  
n'est pas elle.

CLAIRE. — Allez, bon Curé !

LE CURÉ (*bas*). — Ce serait un mensonge...  
Que faire ? Dieu, inspirez-moi !

BERTHE. — Dieu vous inspire. Mentez !

LE CURÉ. — C'est une idée du ciel ! (*Haut*)



Cher Monsieur, permettez que je vous introduise auprès de mon amie Mme Urend... Monsieur Jacques Richilès...

CLAIRE. — Soyez le bienvenu chez nous, Monsieur.

JACQUES. — Je me suis permis d'entrer un peu brusquement à la suite de Mlle Berthe et de monsieur le Curé, mais ne nous semblait-il pas avoir entendu des appels pressants?...

CLAIRE. — Nous avons eu une conversation très agréable... N'est-ce pas, neveu Pierre?

PIERRE. — Oui, ma tante Clairette.

*(Etonnement général).*

CLAIRE. — C'est vrai ! vous ne savez pas. Je l'ai adopté, comme neveu. Il m'a adopté comme tante.

BERTHE *(indifférente)*. — Ah !

CLAIRE *(au Curé)*. — Bon Curé ? Vous êtes toujours tranquille au sujet de votre chère paroissienne là-bas ? *(bas)* dans le pavillon ?



LE CURÉ. — Oui, j'ai la clé !

PIERRE (*à Jacques*). — Elle est exquise cette madame Urend, elle a des séductions de jeune femme.

JACQUES. — Plus réelles chez la nièce.

PIERRE. — Possible.

CLAIRE (*au Curé*). — Monsieur le Curé, occupez un instant ces messieurs. J'ai un bref rapport à faire à ma cousine.

LE CURÉ. — Mais il faut que je porte des aliments à la captive.... J'ai l'ouïe pleine de ses hurlements.

CLAIRE. — Plus tard, Monsieur le Curé, plus tard. Ce n'est pas l'heure du repas.

BERTHE. — Comment as-tu osé ?

CLAIRE. — ... Pas le temps.

BERTHE. — Il est gentil, tu sais...

CLAIRE. — Oui. Très gentil. Nous avons parlé longuement.



BERTHE. — Il est très gentil? Tu ne le connais pas.

CLAIRE. — Je ne connais pas mon neveu Pierre?

BERTHE. — Non, Jacques ; c'est de Jacques que je te parle.

CLAIRE. — Moi, de Pierre.

BERTHE. — Je n'ai fait que l'entrevoir.

CLAIRE. — En effet. Eh bien, profite des minutes qui nous restent. Rapproche-toi de lui, assieds-toi à ses côtés et, pendant la conversation générale... vois... vois et fais ta cour.

BERTHE. — Mais.

CLAIRE. — Sapristi ! tu ne vas pas me laisser toute la besogne ! (*aux autres*). Mes enfants, nous nous éparpillons ! rapprochons-nous les uns des autres, comme s'il faisait froid. Asseyons-nous en ronde **T** et pendant que j'occupe mes doigts à cet ouvrage de vieille madame racontez beaucoup de choses et beaucoup de choses. (*on s'assied*) (*à Pierre*).

**T** Vous aimez les ouvrages de dame?



PIERRE. — Oui, à cause des doigts.

CLAIRE, *s'apercevant des places qu'on a prises.*  
Berthe, mon enfant... Monsieur le Curé est sur une  
mauvaise chaise, cédez-lui votre place

*(Berthe qui s'était assise à côté de Jacques se lève).*

LE CURÉ. — Mais non ! Mais non ! Je suis très  
bien ici.

BERTHE. — Excusez-moi, Monsieur le Curé.  
Ma tante a raison. Prenez donc le fauteuil.

*Le Curé obéit. Et peu à peu, Jacques s'approchera  
de Berthe.*

CLAIRE. — Ah ! de mon temps, les jeunes gens  
savaient mieux les égards dus à chacun.

PIERRE. — Vous êtes de la belle époque, tante !

CLAIRE. — N'exagérez pas les mérites de mon  
époque, comme vous dites... Laissez ces impostures  
odieuses aux vieux ronchonners et aux stupides  
romances.

PIERRE. — Cependant...



CLAIRE — Voulez-vous bien te tais-toi, Pierre! Croyez ce que je dis avec ma bouche.

PIERRE. — Avec votre jolie bouche, tante Clairette.

CLAIRE. — Avec ma jolie bouche... je vous dis que le bon vieux temps est une histoire rococo. Au bon vieux temps les gens avaient deux bras, deux jambes, une cervelle et un cœur comme ceux de maintenant. Ils n'étaient pas meilleurs, pas plus mauvais non plus. Le bon vieux temps, c'est inventé par les barbes blanches obligées parfois de faire de la morale aux moustaches qui commencent à pousser. Quand vous aurez une barbe blanche vous parlerez sur le même ton et avec le même toupet aux moustaches qui poussent. Le bon vieux temps, c'est la jeunesse passée qui fait du bluff avec la jeunesse présente... Voilà !... Ça prouve que le bon vieux temps n'existe pas... et que la jeunesse est éternelle.

PIERRE. — Chez vous, tante Clairette.

CLAIRE. — Il est assommant ce neveu Pierre ! J'ai beau me mettre en quatre morceaux pour lui faire voir que j'ai de l'expérience, que je suis patinée,



que je connais la vie, que je suis une sage vieille femme et il répond toujours que j'ai une bouche et de la jeunesse. (*à Pierre*). C'est à vous de parler, de dire quelque chose, puisque vous êtes si spirituel.

PIERRE. — Pardonnez-moi, tante... je n'ai pas du tout envie de parler. (*Paraît Louise*).

LOUISE. — C'est un homme du village qui vient de la part du charron.

JACQUES. — C'est pour nous sans doute. Le cabriolet...

LOUISE. — Le charron fait dire que les réparations ne pourront être terminées avant ce soir. Un moyeu s'est rompu.

JACQUES. — Nous sommes désolés !

BERTHE. — Parce que cet accident vous oblige à prolonger votre visite ? Les jeunes gens du temps de ma tante n'auraient pas dit cela.

CLAIRE. — Louise, dites que le charron fasse la chose à son aise, et que ce soit solide... c'est nécessaire pour ces messieurs quand ils conduisent. Et



prenez note que ces messieurs qui ont cassé un cabriolet sur la route vont casser une croûte ici.

LE CURÉ, (*bas à Louise*). — Crie-t-elle toujours ?

LOUISE. — De plus en plus fort.

LE CURÉ. — Ah ! Eh bien ! Faites comme moi.

LOUISE. — Qu'est-ce que vous faites Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. — Semblant de ne pas entendre.

(*Louise sort*).

CLAIRE. — En attendant la nourriture, qu'allons-nous faire ? Voulons-nous jouer un peu ?

PIERRE. — Aux jonchets.

CLAIRE. — Pourquoi aux jonchets ? Vous aimez les jonchets !

PIERRE. — Les jonchets mettent en valeur les doigts... et je suis sûr que c'est un ravissement de voir courir sur ses brimborions d'ivoire vos ongles roses.



CLAIRE. — J'ai des ongles roses? C'est l'âge. C'est la décrépitude. Berthe, montrez vos mains à neveu Pierre.

BERTHE. — Pourquoi, ma tante?

CLAIRE. — Parce qu'il aime les jolies mains.

BERTHE. — Mais non, ma tante, mais non...

CLAIRE. — Voyez-vous ces petites filles d'à présent ! Elles font des manières. Elles marchent leurs séductions. Et il ne s'agit que de les serrer de près, vous savez, pour qu'elles se mettent à briller... à minauder, à ronronner. Elles sont toutes comme la petite ~~béguine~~ *ma*

LE CURÉ. — La petite ~~béguine~~ ? *ma*

JACQUES. — Quelle petite ~~béguine~~ ? *ma*

CLAIRE. — La ~~béguine~~ de la chanson. *ma*

JACQUES. — La chanson?

CLAIRE. — Oh ! une chanson de mon temps.

PIERRE. — Dites-la, tante Clairette.



CLAIRE. — Non, non !

TOUS (*sauf le Curé*). — Je vous en prie ! une chanson d'autrefois ! C'est ravissant !

PIERRE. — Monsieur le Curé, joignez vos supplications aux nôtres.

LE CURÉ. — Chère amie, oui, chantez nous cette chanson... à la condition qu'elle soit décente.

CLAIRE. — Décente ! décente ! voyez-vous ce polisson de Curé qui s'imagine que je pourrais chanter des couplets contraires aux bonnes mœurs. Mais oui, je la chanterai et tout de suite encore. Et même si elle était inconvenante je la chanterais. Je la chanterais et demain j'irais me confesser auprès de vous de mon péché !! Et vous seriez obligé de me donner l'absolution, ce qui serait bien plus inconvenant encore. Berthe, ma chérie, voulez-vous aller dans ma chambre, vous prendrez sur la toilette un rouleau de musique (*Berthe sort*). Une charmante enfant ma nièce, n'est-il pas vrai.

JACQUES. — Elle a toutes les grâces.

CLAIRE. — Ce sera un veinard celui qui l'épousera (*silence*) **T** Je croyais qu'on allait répondre avec



chaleur. Oui ! oui ! oui ! On ne dit rien du tout. Oh ! les jeunes gens ! (à Pierre). Vous, par exemple, vous n'êtes pas comme ~~la petite béguine~~.

PIERRE. — Encore ! Il me tarde la connaître.

BERTHE. — Voici !

CLAIRE. — Placez-vous au piano. Je chante « La petite ~~béguine~~ » (au Curé). C'est une chanson scandaleux.

*muage*  
Petit Muage.

Chanson de ~~« La Petite Béguine »~~.

I.

~~« Jolie petite béguine  
Si vous voulez danser  
Aurez à votre choix  
Une robe de soie  
« Sais pas danser  
Veux pas danser  
Danser n'est pas admissible  
Les béguines ne dansent pas ».~~



II.

« Jolie petite béguine  
 Si vous voulez danser  
 Aurez un beau palais  
 Tout peuplé de valets  
 « Sais pas danser  
 Veux pas danser  
 Danser n'est pas admissible  
 Les béguines ne dansent pas ».

III.

« Jolie petite béguine  
 Si voulez danser  
 Aurez un amoureux  
 Peut-être même deux »  
 « Sais bien danser  
 Veux bien danser  
 Danser c'est très admissible  
 Tra la la la la.

*(Le Curé indigné se lève et va au fond. Tout à coup ayant entendu les cris de « Au secours » de Mme Urend il sort. A ce moment montent les cris frénétiques de Mme Urend.*

*après le châtiment  
 magique hors les le  
 puni le temps de Ceres.*



LOUISE. — Madame est servie...

CLAIRE. — A table mes enfants !..

*(Pierre offre le bras à Claire. Elle feint de ne pas apercevoir le geste et prend le bras de Jacques. On disparaît à droite. Les vociférations de Mme Urend sont perceptibles à présent).*

LE CURÉ. — Ah! ces cris ! ces cris ! *(Il se précipite sur le piano et se met à chanter à tue-tête le « Te Deum Laudamus » dans l'espoir d'étouffer les appels.*

FIN DU 2<sup>e</sup> ACTE.



LOUISE — Madame est sive...

CLAIRE — A table tout est prêt...

Il faut aller le voir à Claire, elle fera de son côté  
l'attention de gens et prend le parti de Jacques. On  
disputait à propos de la succession de Mme Luvard  
qui paraissait à présent...

LE CLERC — Ah! ce n'est pas tout! Il y a plus  
cette fois le fils de la tante à l'hôtel de la rue de la  
... le Baron Luvard...

FIN DE L'ACTE



3<sup>e</sup> Acte



Magnificat anime mea

Domini



*Même décor qu'au deuxième acte.*

*Au lever du rideau, le Curé se trouve toujours au piano. Il chante son Te Deum en tapant furieusement sur l'instrument. Jacques et Berthe qui viennent de paraître à droite s'approchent. Berthe insiste pour qu'il s'interrompe. Il ne répond pas.*

#### SCÈNE I.

LE CURÉ, BERTHE, JACQUES.

BERTHE. — Finissez donc, Monsieur le Curé,  
(*bas*) je vous certifie que ma tante ne crie plus.  
(*haut*) On n'entend plus que vous ! Ah ! ça vous  
n'avez donc pas faim ?

LE CURÉ. — Laissez-moi !.. laissez-moi à mes  
exercices pieux !

JACQUES. — Cela suffit, Monsieur le Curé,  
le bon Dieu est satisfait, je vous en réponds.

LE CURÉ. — Vous ne connaissez pas ses  
exigences. Et puis ne me reprochez pas d'estimer



que le jour de votre visite doit me trouver inépuisable dans les actions de grâces. (*Il s'obstine sur le piano*).

JACQUES. — Vos actions de grâces célestes font un vacarme d'enfer. Cela devient intolérable.

LE CURÉ. — Chut, ne me troublez pas.

JACQUES. — Je suis désolé d'y être obligé ; j'ai parié, moi, que je ferais taire l'organiste.

LE CURÉ (*chantant toujours*). — Vous avez perdu.

JACQUES. — Pas encore. (*dans l'oreille du curé*) Monsieur le Curé, je vais mourir ce soir. (*Le curé reste impassible*) ~~Je fais appel au ministre. Je viens remuer l'âme du prêtre. Je vais vous obliger à vous occuper de moi exclusivement, toutes affaires cessantes.~~

LE CURÉ (*chantant toujours*). — Et comment vous y prendrez-vous !

JACQUES. — Voici. Je suis Israélite, Monsieur le Curé.

LE CURÉ (*chantant*). — Tant pis pour vous !



JACQUES. — Je suis Israélite... et je vais mourir, mourir hors de votre foi. Monsieur le Curé, je veux m'éteindre dans le giron de l'Eglise catholique romaine. Le cas est urgent. Faites de moi un chrétien. Je vous somme de me baptiser sur l'heure !

LE CURÉ (*grave, ayant cessé de chanter*). — Monsieur ? Ne blasphémez-vous pas ?

JACQUES. — Baptisez-moi, Monsieur le Curé. La tâche originelle m'envahit, le péché initia pèse sur moi.

LE CURÉ (*se levant sur place*). — Vous me placez, Monsieur, dans une situation cruelle. (*bas à Berthe*) On va entendre ses cris.

BERTHE (*de même*). — Non, elle s'est tue.

LE CURÉ (*id.*). — D'inanition alors. (*haut*) Le couteau sur la gorge, Monsieur, je suis prêt à vous administrer le baptême. Je n'ai qu'un regret, c'est que je ne puisse entourer cette cérémonie de quelque solennité, dans ma petite église, par exemple, pour laquelle l'événement resterait une date glorieuse et sacrée.



JACQUES. — Le cas est suprême, Monsieur le Curé (*saisissant un carafon*) ~~Venez le voir du Jourdain. (Le Curé quitte le piano sur lequel se précipite Berthe pour le fermer).~~ Retirez la clef !

BERTHE. — C'est fait !

LE CURÉ. — C'était un piège ?

JACQUES. — Un pari... Je vous avais averti, Monsieur le Curé, j'ai gagné.

LE CURÉ. — C'est canaille ce que vous avez fait là.

JACQUES. — Il fallait mettre un terme à votre religieux tapage... qui donnait au dîner l'allure d'un repas biblique.

LE CURÉ (*regardant le piano*). — Vous l'avez cadennassé ?

BERTHE. — Les grands moyens.

LE CURÉ (*bas*). — Si elle se reprenait à vociférer ?

BERTHE (*bas*). — Louise y est allée voir. Ma tante ne bouge plus. Elle a dû s'assoupir. Vous avez oublié de lui porter des vivres.



**LE CURÉ** (*bas*). — C'est vrai, mon Dieu ! j'y cours (*haut, à Jacques*)... j'ai à faire... à mon retour je me sustenterai un peu.

**JACQUES**. — Vous ne l'avez pas volé, Monsieur le Curé.

**LE CURÉ**. — Mais le baptême ? Vous ne renoncez pas au baptême ? Dans ma petite église n'est-ce pas ?

**JACQUES**. — C'est entendu, nous y organiserons une cérémonie magnifique.

**LE CURÉ**. — Ah ! merci, mon cher ami. Ce sera une conversion dont le ciel me tiendra compte. Vous verrez ! vous verrez comme nous arrangerons le chœur et le transept ! Je m'entends à arranger les choses.



## SCÈNE II.

BERTHE, JACQUES.

BERTHE. — Quel brave homme !

JACQUES. — Il ne nous en veut plus.

BERTHE. — Vous l'avez comblé de joie en lui promettant sa cérémonie.

JACQUES. — Elle sera belle.

BERTHE. — Vous connaissez notre petite église ?

JACQUES. — Oui. Elle est toute neuve et blanche. Elle est parfumée d'air frais... Les dalles résonnent gaîment sous les talons... On pourra sans peine lui donner un bel air de fête... Le bon curé disposera partout des guirlandes de papier et des drapeaux. Un amoncellement de choses affreuses qui seront si belles ce jour là ! Un riche



tapis courra du portique à l'autel... et le soleil s'irisant à travers la verrière enveloppera d'un arc en ciel somptueux, vos voiles blancs.

BERTHE. — Mes voiles blancs ?

JACQUES. — Je vous vois, le pas un peu hésitant, les yeux bas... appuyée doucement au bras de Pierre...

BERTHE. — De Pierre ?

JACQUES. — Oui. Quoi ?

BERTHE. — Rien.

JACQUES. — Ne sera-ce pas un spectacle séduisant ?

BERTHE. — Oh ! très !

JACQUES. — Très ?

BERTHE. — Oui... Très.

JACQUES. — Vous dites : « très » sur un ton qui atténue.

BERTHE. — Vous trouvez !

JACQUES. — Il me semble, et je m'en étonne.



BERTHE. — Mettons que ce soit aujourd'hui une journée d'étonnement.

JACQUES. — Pour vous aussi ?

BERTHE. — Oh ! oui ! pour moi !

JACQUES. — Consentirez-vous à m'indiquer ?

BERTHE. — N'ai-je pas le droit d'être surprise ?.. ne serait-ce que de trouver parmi toute votre littérature cette description assez inattendue...

JACQUES. — Une description ?

BERTHE. — Moi. Dans des voiles blancs, au bras de votre ami.

JACQUES. — Elle était manquée ?

BERTHE. — Où avez-vous cherché cela ?

JACQUES. — Dans les événements de demain.

BERTHE. — Quels événements de demain ?

JACQUES. — Votre mariage avec Pierre.



BERTHE. — Alors, vous y tenez ? Qui vous a dit qu'il soit question de ce mariage ?

JACQUES. — Voyons, Mademoiselle Berthe !

BERTHE. — Evidemment... évidemment, je le reconnais... il y avait un bruit vague... Votre ami Pierre aura dit un jour : « Tiens ! Tiens ! cette petite Berthe, elle ne me déplaît pas... Il me semble que je ne lui suis pas antipathique... Il faudrait voir de plus près ! » Et il est venu y voir de plus près... Il est venu pour étudier ma tante... et, je veux bien l'admettre, pour se déclarer éventuellement... Eh bien ! Eh bien ! Je constate qu'il s'est déclaré ! C'est formel, c'est péremptoire ! Il s'est déclaré ! Depuis son entrée ici, il n'a eu pour moi ni une parole, ni un regard...

JACQUES. — C'était convenu. Il observait madame Urend.

BERTHE. — Ah ! ça, pour l'avoir observée, il l'a observée... Si vous n'aviez pas été là Monsieur Jacques, pour vous occuper de moi... dans quelle situation me serais-je trouvée ? La parente pauvre... celle qu'on relègue au bout de la table, qui n'a pas le droit d'intervenir dans la conversation, et à qui on oublie de passer les plats.



JACQUES. — Oh !

BERTHE. — Vous n'allez pas nier encore ça ? Sans vous je n'avais pas de salade.

JACQUES. — N'exagérons pas... J'ai remarqué l'incident du saladier.

BERTHE. — Vous voyez !

JACQUES. — Pierre vous le passait, mais comme justement à ce moment là, il insistait auprès de madame Urend pour obtenir d'elle une quatrième édition de l'affaire du crocodile, il a lâché le plat.

BERTHE. — Comme si je n'avais pas existé... comme si je n'aimais pas la salade... Avec ça qu'elle était fameuse leur salade.

JACQUES. — Elle était mangeable.

BERTHE. — Avec cette sauce là ! Tournée par ma tante encore ! Et il était en extase pendant qu'elle tournait. De l'eau de vaisselle ! Ah ! Je vous en ferai moi, des assaisonnements de salade ! vous verrez !

JACQUES. — Quand ?



BERTHE. — A l'occasion...

JACQUES. — C'est cela ! Vous prendrez une revanche éclatante ! Les occasions ne vous manqueront pas... Vous ferez de la salade, chaque fois que j'irai prendre un repas dans votre petit ménage.

BERTHE. — Pourquoi vous obstinez-vous dans cette plaisanterie ? Il n'y aura pas de petit ménage, je vous l'affirme... C'est devenu impossible !

JACQUES. — Ne prenez pas au tragique ce léger incident du saladier.

BERTHE. — Je me moque bien de l'incident du saladier.

JACQUES. — Je reconnais que dans son ardeur à interroger l'avenir parmi les grâces de votre tante, Pierre vous a un peu négligée. Mais, enfin, il savait que j'étais là, auprès de vous, moi, son ami...

BERTHE. — Le malin !

JACQUES. — Je signalerai à Pierre sa faute.

BERTHE. — Bon !



JACQUES. — Si... Il ne faut pas que d'aussi beaux projets...

BERTHE. — Il n'y a plus de projets...

JACQUES. — Il n'y a plus de projets?

BERTHE. — Il ne peut pas y en avoir... Je n'aime pas votre ami Pierre.

JACQUES. — Ne vous était-il pas pourtant particulièrement sympathique?.. au cours de notre première entrevue, vous m'avez dit que vous le détestiez... Lorsqu'une jeune fille déclare à propos d'un jeune homme qu'elle le déteste... c'est clair.

BERTHE. — J'ai cru... oui... j'ai cru que je l'aimais... J'ai cru cela, parce qu'un jour, en parlant de lui, j'ai eu froid dans le dos... Je me suis rappelée depuis que c'était à cause d'un courant d'air. Ecoutez, Monsieur Jacques, ne croyez pas que je vous parle en petite fille capricieuse ou dépitée... c'est très sérieux... Ecoutez, il y a pour vous une chose très gentille à faire, à faire doucement. Ce sera très gentil vis à vis de votre ami et vis à vis de moi aussi... Voyez-le, éclairez-le, s'il porte encore ses pensées sur moi, détournez-les... Je n'aime pas Pierre... Je n'aime pas Pierre...



JACQUES. — En êtes-vous certaine ?

BERTHE. — J'en aime un autre.

JACQUES. — Ah !

BERTHE. — Cela vous fait de la peine que je n'aime pas votre ami Pierre ?

JACQUES. — Mon Dieu... si je m'interroge... non...

BERTHE. — Alors, pourquoi cette mine affligée ?

JACQUES. — C'est parce que vous me dites que vous en aimez un autre... Un autre !... Quelle étrange impression cela produit sur moi ! Vous ne pouvez pas comprendre ainsi tout de suite... N'est-ce pas ? depuis que je vous ai rencontrée, j'étais en admiration devant le bonheur promis à Pierre... Je me disais : Ce Pierre ! Et je me réconfortais à l'idée que j'allais souffrir un peu pour le bonheur de mon ami... A présent je sais qu'il y a un autre... un autre qui ne m'est rien... Il n'y a plus de compensation, vous comprenez...

BERTHE. — Monsieur Jacques, Monsieur Jacques !

JACQUES. — Excusez-moi, Mademoiselle



Berthe, il me vient des mots... il me vient des mots... n'écoutez pas. Il y a en moi comme une sensation d'écroulement... Alors je ne sais plus, n'est-ce pas ? Donc, c'est cela, je verrai Pierre... Vous permettez, Mademoiselle, on doit avoir là-bas des nouvelles de notre cabriolet.

*Il sort.*



## SCÈNE III.

BERTHE, puis LE CURÉ.

*Berthe, seule, reste songeuse.*

LE CURÉ. — Il arrive une chose extraordinaire. Madame Urend n'a pas prononcé une parole. Par la fenêtre, je lui ai passé les vivres, elle les a acceptés en me lançant un regard dans lequel j'ai vu briller une grosse larme (*il prononce ces deux mots avec l'accent de madame Urend*) et elle s'est mise à manger silencieusement. J'en ai le cœur gonflé... Que faut-il faire?

BERTHE. — Asseyez-vous là, Monsieur le Curé... et écoutez ma confession.

LE CURÉ. — Votre confession?

BERTHE. — Oui Monsieur le Curé.



LE CURÉ. — C'est encore un pari? Une joyeuse farce?

BERTHE. — Asseyez-vous, Monsieur le Curé et écoutez l'aveu de mon péché.

LE CURÉ. — Demain.

BERTHE. — A l'instant.

LE CURÉ. — On abuse étrangement dans cette maison, des obligations auxquelles me contraint mon sacerdoce !

BERTHE. — Monsieur le Curé, je vais vous conter une chose épouvantable.

LE CURÉ. — Mais non, mais non... Ce ne sera pas épouvantable ! Ajournons sans crainte ! Il sera toujours assez tôt pour entendre les futilités que vous allez me dire. C'est vrai ; je vous trouve, toutes, les jeunes filles, d'un sans-gêne extravagant... Vous prenez aux curés le plus clair de leur temps pour leur débiter des sornettes sans queue ni tête, que étant donné la solennité de l'endroit et du sacrement, nous sommes obligés de faire semblant de prendre au sérieux ! Vous vous moquez véritablement de nous, mesdemoiselles ! Allez ! je vous écoute ! Et surtout, prenez bien garde que j'exigerai cette fois



des précisions... et que pour vous attraper je n'autoriserai pas le recours au « plus ou moins » qui donne franchement trop d'élasticité aux aveux.

BERTHE. — Monsieur le Curé, je n'aime pas Pierre !

LE CURÉ. — Vous n'aimez pas Pierre ? En voilà bien une autre ! Vous n'aimez pas Pierre ! Voilà ! Nous menons depuis ce matin une existence d'aliénés, nous intriguons, nous nous adonnons à de louches manœuvres, nous nous livrons à des attentats contre la liberté individuelle tout cela pour favoriser les amours d'une jeune fille qui n'aime pas.

BERTHE. — J'aime, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Ne venez-vous pas de me dire que vous n'aimez pas Pierre.

BERTHE. — Je vous l'ai avoué, oui.

LE CURÉ. — Qui aimez-vous alors ?

BERTHE. — C'est là, la chose que je croyais épouvantable... Mais vous m'avez un peu rassurée en m'affirmant que ce que les jeunes filles prennent pour des abominations ne sont souvent que d'innocentes futilités.



LE CURÉ. — Ah ! mais... Ah ! mais... c'est à voir...

BERTHE. — Oh ! il me semble aussi, à présent, qu'il n'y a pas grande culpabilité dans mon cas... N'est-ce pas, Monsieur le Curé... vous comprenez... je ne connaissais pas mon cœur, moi ! En voyant Pierre pour la première fois, j'avais eu une impression... une impression nouvelle qui m'étonnait... Alors j'avais pris cela pour un sentiment... plus ample peut-être que la simple sympathie... Mais aujourd'hui que je puis comparer...

LE CURÉ. — Parlez ! Parlez !

BERTHE. — Je n'aime pas Pierre... J'aime son ami...

LE CURÉ. — Son ami ?

BERTHE. — Monsieur Jacques !

LE CURÉ. — C'est monstrueux !

BERTHE. — Qu'est-ce qui est monstrueux ?

LE CURÉ. — D'oser me dire ainsi... de me jeter entre les deux yeux...

BERTHE. — Ce n'est pas monstrueux ! Pas monstrueux du tout ! Ce qui serait monstrueux, ce



serait d'essayer de dissimuler ce sentiment... et même de le combattre... Il est honnête et doux ce sentiment ! Et je l'accueille avec joie.

LE CURÉ. — Mais...

BERTHE. — Il n'y a pas de mais.. Vous n'avez pas le droit d'inventer un mais.

LE CURÉ. — Cependant.

BERTHE. — Et pas de cependant non plus ! Oh ! Je sais ! Vous ne serez pas en faute d'en trouver des objections dans votre attirail de « mais » de « cependant » de « pourtant » et de « tout de même ». Avez-vous dû en étouffer de jeunes flammes ! Avez-vous dû en décourager de jeunes cœurs, avec vos réticences et vos conjonctions !

LE CURÉ. — Permettez. Ma mission...

BERTHE. — Votre mission ! Jolie mission qui consiste à dire perpétuellement aux enthousiasmes « Prenez garde » et jamais « Allez-y ! »

LE CURÉ. — Savez-vous bien que vous tenez étrangement de votre tante, vous ?

BERTHE. — Le tempérament de ma tante a du bon.



LE CURÉ. — Méfiez-vous, mon enfant, prenez garde...

BERTHE. — Ça y est ! Prenez garde !

LE CURÉ. — Mais oui ! ça y est ! prenez garde ! Je vous le répète, mon enfant, prenez garde ! Mon devoir est de vous le crier. Ne prenez pas au sérieux les boutades de votre cœur espiègle... n'obéissez pas aux entraînements d'un âge sans expérience et sans soupçon... Ecoutez-moi... soyez raisonnable... Je suis de bon conseil... Réfléchissez... Ne bouleversez pas, par pur caprice, des projets avantageux et rians pour la réalisation desquels nous nous sommes donnés tant de mal... Je devine que déjà votre esprit s'est calmé... Vous voici revenue n'est-ce pas, mon enfant, à des pensées plus saines ?

BERTHE. — Je le crois... Vous allez en juger, Monsieur le Curé... Il ne faut pas que j'agisse en petite fille inconsidérée, n'est-ce pas ? Il faut que je m'en rapporte à vos exhortations, n'est-ce pas, Monsieur le Curé ? Eh bien, je me résigne, je m'incline... Je ferai ce que m'indique votre sagesse... J'aime Jacques, mais j'épouserai Pierre.

LE CURÉ. — Mais non, petite malheureuse !



BERTHE. — Ce n'est pas plus convenable?  
Que faut-il faire alors?

LE CURÉ. — Il faut ne pas aimer Jacques.

BERTHE. — Ah ! bien ! Vous arrangez ça à la façon des couturières, Monsieur le Curé... Vous prenez un cœur... une fronce à gauche... une pince à droite... un ourlet dans le bas... et ça va ! ça va ! Eh bien, Monsieur le Curé, ma conscience de jeune fille inexpérimentée repousse vos conseils ! Monstrueux pour monstrueux, je cours, je rejoins Jacques, je lui dis que c'est lui que j'aime... et s'il accueille mon aveu... souhaitez, Monsieur le Curé, que le cabriolet ne soit pas réparé, car je me fais enlever.

*Elle sort.*

LE CURÉ. — Quelle famille !

*Il la suit.*



## SCÈNE IV.

CLAIRE, PIERRE.

*Ils viennent de droite. Claire est toujours en vieille dame. Elle s'appuie au bras de Pierre.*

CLAIRE. — Que fait-on ici? Personne?

PIERRE. — Tant mieux.

CLAIRE. — Où sont-ils? Et bon Curé? Et Berthe? et votre ami Jacques?

PIERRE. — Ils sont jeunes. Ils s'amuse sans doute dans le parc.

CLAIRE. — Vous avez raison... Allez vous joindre à eux... Que la jeunesse aille se réjouir avec la jeunesse.

PIERRE. — Vous n'y pensez pas.

CLAIRE. — Si... j'ai besoin. Pendant ce temps,



je vais moi me reposer ma tête dans ce bon fauteuil qui me promet un peu d'assoupissement.

**PIERRE.** — Il y a deux fauteuils.

**CLAIRE.** — Je n'ai besoin que un.

**PIERRE.** — Je prendrai l'autre.

**CLAIRE.** — Pourquoi faire ?

**PIERRE.** — Pour vous tenir compagnie, ma tante, si vous le permettez.

**CLAIRE.** — Mais votre tante va somnoler.

**PIERRE.** — Je somnolerai aussi.

**CLAIRE.** — Oh ! à votre âge.

**PIERRE.** — Je vous assure.

**CLAIRE.** — Vous allez vieillir, neveu Pierre.

**PIERRE.** — Vous croyez ?

**CLAIRE.** — Du train dont vous y allez... vous me rattraperez bientôt.

**PIERRE.** — D'autant plus vite que vous faites la moitié du chemin tante Clairette...



CLAIRE. — Si jeunesse pouvait, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Si vieillesse savait, ma tante

*Claire s'installe dans le fauteuil.*

CLAIRE. — Rendez-vous, je vous prie, auprès de la jeunesse. Ne faites pas le sacrifice de me faire compagnie.

PIERRE. — Vous me congédiez, ma tante.

CLAIRE. — Je vous donne un conseil avantageux. Je vais dormir.

PIERRE. — Je vous regarderai.

CLAIRE. — Je ne veux pas.

PIERRE. — Je dormirai aussi.

CLAIRE. — Vous ne pourriez pas, je ronfle.

PIERRE. — Vous ronflez ?

CLAIRE. — Comme un chasseur du Sud Africain, (*vite*) mais ce n'est pas héréditaire... n'allez pas croire que ma nièce Berthe...

PIERRE (*avec indifférence*). — Oh !

CLAIRE (*après un temps*). † Ça ne vous met pas en fuite ?



PIERRE. — Je me garderai bien de fuir. Je suis sûr que vous ronflez de façon charmante.

CLAIRE. — Ce que vous dites là est stupide ! C'est bien entendu, je ne fais pas attention à vous... je m'endors.

PIERRE. — Dormez, ma tante, moi, je veille et s'il vient des mouches pour vous taquiner... je les combattrai vaillamment.

CLAIRE (*faisant mine de dormir*). — Alors, à un de ces jours. (*Il s'installe dans l'autre fauteuil et fait semblant de dormir. Elle ouvre les yeux, s'aperçoit qu'il simule et dit :*) Votre cabriolet ?

PIERRE. — Ma tante ?

CLAIRE. — Votre cabriolet ne vous intéresse plus ?

PIERRE. — Plus du tout.

CLAIRE. — Vous n'allez pas le voir ?

PIERRE. — Jacques s'en occupe.

CLAIRE. — Bon... En ce cas, nous allons rester là tous les deux, comme Monsieur et Madame Denis. (*Un grand temps*).



**PIERRE.** — Vous ne retirez pas vos lunettes ?

**CLAIRE.** — Pourquoi voudriez-vous que je retire ?

**PIERRE.** — Pour que je voie vos yeux.

*Traduction*  
**CLAIRE.** — Mes yeux, je vais vous étonner, quand je dors, je les ferme. (*Elle feint de dormir et se met à ronfler. Il l'observe du coin de l'œil, mais pour éprouver la sincérité du sommeil de Claire, il ronfle à son tour. Claire ouvre les yeux, le regarde en coulisse, sourit et reprend son ronflement. Finalement, convaincu qu'elle dort, Pierre se lève, va à elle, s'agenouille et lui prend la main.*)

**CLAIRE** (*retirant sa main avec vivacité*). — Qu'est-ce que vous faites ?

**PIERRE.** — Je ne sais pas.

**CLAIRE.** — Vous êtes avec vos genoux sur mes pieds !

**PIERRE.** — C'est vrai... je suis à vos pieds.

**CLAIRE.** — Qu'est-ce que cela signifie ?  
 Levez-vous !



**PIERRE.** — Impossible, tante Clairette, je vous assure... impossible... Je suis immobilisé par une force étrange... C'est très curieux... Qu'est-ce que c'est, voyons?... Je tente de préciser... Vainement... C'est quelque chose qui vient de l'avenir ou qui sort du passé et qui me garotte... Oui, mes lectures d'enfance... Mes lectures d'enfance pèsent sur moi de tout le poids de leurs jolis souvenirs. Vous savez, ma tante, il y avait une fois un sorcier qui pétrifiait les jeunes hommes et les abandonnait sur place, changés en marbre, pendant des « cent ans » jusqu'au jour ou devait se produire le prodige de la délivrance... Je suis là... et il me semble que le prodige va s'affirmer... je l'attends à vos pieds.

**CLAIRE.** — Neveu Pierre, levez-vous ! Ce ne sont pas des histoires pour les vieilles madames... elles ne croient pas à vos balivernes... J'ai sommeil.

**PIERRE.** — J'y crois moi, à ces histoires ! Elles ont dû être réelles... il y en a de si jolies...

**CLAIRE.** — Celle du crocodile... je vais vous la dire...

**PIERRE.** — Non, ma tante, je la connais.

**CLAIRE.** — Encore une fois ? La dernière.



PIERRE. — Non, ma tante... une autre.

CLAIRE. — Une autre histoire de chasse?

PIERRE. — Oui, ou plutôt... non... d'un autre genre... plus tendre... d'amour, par exemple.

CLAIRE. — Je n'en connais pas.

PIERRE. — Vous n'avez jamais aimé?

CLAIRE. — Pas encore.

PIERRE. **T** Oh ! ça ! C'est bien ça !

CLAIRE. — C'est bien ça ? Vous trouvez ?

PIERRE. — Oui.

CLAIRE. — Pourquoi ?

PIERRE. **I** Ne pas avoir aimé ! Jamais !  
Jamais ! Etre arrivé à votre âge, ainsi, le cœur neuf...  
le cœur frais...

CLAIRE. — Ne vous y fiez pas !

PIERRE. — Vous n'avez jamais aimé... Vous ne pouvez vous imaginer l'impression que me fait cette nouvelle.



CLAIRE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

PIERRE. — Plaisir !

CLAIRE. — Voilà une drôle de chose.

PIERRE. — C'est ainsi ! Si vous m'aviez dit que vous aviez aimé... j'aurais... j'aurais... parole d'honneur, ma tante, j'aurais été jaloux.

CLAIRE (*riant aux éclats*). — Il est magnifique ! Il est magnifique ! Il serait jaloux du passé de sa vieille tante Clairette ! Oh ! le tigre, la panthère... le léopard ! Je plains ma pauvre Berthe !

PIERRE. — Berthe ?

CLAIRE. — Ma nièce Berthe... quand elle sera votre femme.

PIERRE. — Mais je n'ai pas l'intention d'épouser mademoiselle Berthe.

CLAIRE. — Qu'est-ce que vous faites ici alors ?

PIERRE. — Je me laisse envelopper par votre charme.

CLAIRE. — Vous ne m'avez pas demandé la main de ma nièce ?



PIERRE. — J'ai dit : d'une de vos nièces... à votre choix.

CLAIRE. — J'ai choisi Berthe.

PIERRE. — Soit ! soit ! Si vous y tenez... mais je vous préviens loyalement que je n'éprouve pour mademoiselle Berthe aucun sentiment qui aille au-delà d'une calme amitié... Donnez-vous cette jeune fille à un homme indifférent qui aura ses pensées ailleurs.

CLAIRE. — Ailleurs ? Pourquoi ailleurs ?

PIERRE. — Je ne sais pas... je vous jure que je ne sais pas... Où seront-elles mes pensées ? je l'ignore pour le moment, mais elles seraient ailleurs.

CLAIRE. — C'est grave !

PIERRE. — C'est mystérieux... Non, voyez-vous, ma tante... il faudrait me rendre ma parole au sujet de votre nièce... considérer que je ne suis pas engagé... Elle est charmante, mademoiselle Berthe, mais je ne me sens aucune disposition pour le mariage. Tenez, je ne me marierai pas... permettez-moi de ne pas me marier. Je resterai célibataire... je me ferai tout de suite vieux garçon...



Et j'ai une idée superbe... Je vivrai autant que possible auprès de vous... Je savourerai délicieusement cela. Votre paix, votre sérénité, votre grâce, votre sagesse, votre esprit... Tenez ! une, deux, trois !.. Trois coups de baguette ! A chaque coup, j'ai pris quinze ans d'existence !.. Je vous ai rattrapée enfin, tante Clairette ! Vous êtes une jeune vieille dame... je suis un vieux jeune garçon. (*s'asseyant*)<sup>T</sup> Parlons d'autrefois, voulez-vous ! C'était le bon temps, ne trouvez-vous pas, chère amie ? Rappelez-vous les riantes et rieuses promenades que nous faisons. Vous aviez des cerises dans les cheveux... (*Claire rit follement*) Vous étiez appuyée à mon bras... je me penchais sur votre épaule... vos boucles me caressaient... nous bavardions, nous nous aimions... (*Il a rapproché son visage de celui de Claire*).

**CLAIRE** (*se levant brusquement*). — Nous ne nous aimions pas du tout ; vous vous trompez.

**PIERRE**. — Bien sûr, nous nous aimions ! J'en ai le cœur qui bat encore ! Bien sûr, nous nous aimions, puisque malgré le temps, nous nous aimons toujours !

**CLAIRE** (*troublée*). — Taisez-vous ! taisez-vous ! C'est cruel ce que vous faites, votre bavardage me fatigue inutilement. Je veux me reposer.



PIERRE. — Oui, oui, pardonnez petite tante... je m'éloigne, reposez-vous, reposez-vous.

CLAIRE. — Allez prendre des nouvelles du cabriolet.

PIERRE. — Oui, reposez-vous. Et si vous dormez encore au moment du départ, je vous promets de ne pas vous réveiller.

CLAIRE. — Si, réveillez-moi.

PIERRE. — Faut-il ?

CLAIRE. — Oui... C'est promis ?

PIERRE. — Puisque vous le voulez.

*Claire lui donne la main à baiser. Pierre lui baise la main et sort par la baie de droite. Claire le suit des yeux longuement, pousse un soupir, enlève tous les accessoires de son camouflage et reste pensive.*



## SCÈNE V.

## LE CURÉ, CLAIRE.

LE CURÉ. — C'est du propre ! C'est du propre.

CLAIRE. — Quoi donc, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Vous pouvez vous glorifier d'avoir fait de la jolie besogne.

CLAIRE. — Mais quoi ?

LE CURÉ. — Votre comédie ! Votre inepte et coupable comédie ! Savez-vous quel en sera l'épilogue ? Le cabriolet est réparé, Mademoiselle, le cabriolet va reprendre le chemin de la ville et vous doutez-vous de ce qu'il emportera dans ses flancs ? Les éléments d'un drame affreux !.. Deux amis qui, demain, lorsqu'ils se seront communiqués leurs impressions, s'entre-déchireront.

CLAIRE. — Pour quel motif ?



**LE CURÉ.** — En vous emparant de Pierre, neveu Pierre par ci, neveu Pierre par là, avec une persistance et une désinvolture peu convenables chez une vieille dame, vous avez abandonné mademoiselle Berthe à la perpétuelle compagnie de Jacques... et Jacques, naturellement, s'est laissé prendre au charme de la jeune personne. Il est amoureux fou.

**CLAIRE.** — Monsieur Jacques ? il vous l'a dit ?

**LE CURÉ.** — Non, mais j'ai des indications formelles. Vous constatez, n'est-ce pas, que grâce à vous, nous pataugeons dans un effroyable gâchis. A la nage, nous sommes à la nage !

**CLAIRE.** — Monsieur Jacques saura résister à son penchant. Je vous jure, Monsieur le Curé, que dans certaines circonstances, on arrive à se faire violence à soi-même.

**LE CURÉ.** — Si Jacques se sacrifiait, petite malheureuse, les choses n'iraient pas mieux tout de même. Vous ne savez pas tout. Vous êtes dans l'ignorance du plus affreux.

**CLAIRE.** — Qu'y-a-t-il de plus affreux encore ?

**LE CURÉ.** — Je ne puis vous le dire.



CLAIRE. — Je suis anxieuse, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Tant pis ! Je suis obligé de me taire. Le secret professionnel. Mais, par exemple, si vous pouviez apprendre la chose par une autre voie, je serais ravi.

CLAIRE. — De qui tenez-vous ce secret ? Cela vous pouvez bien me le dire.

LE CURÉ. — Non.

CLAIRE. — Vous faites vraiment trop de mystères, Monsieur le Curé !.. La conversation avec vous est devenue impossible.

LE CURÉ. — La conversation impossible avec moi ?

CLAIRE. — Il est douloureux de constater que, de nos temps, les prêtres ont le privilège de se soustraire aux règles élémentaires de la courtoisie.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que cette nouvelle histoire !

CLAIRE. — C'est vrai, Monsieur le Curé ! Je vous parle de votre métier, je m'informe de votre activité, je m'intéresse à votre article et vous



refusez de me répondre. Si je m'adressais à un négociant vulgaire : Les affaires vont bien, Monsieur? — Certainement, Mademoiselle, j'ai vendu ce matin, cinquante mille tonnes d'antracite. Voilà un homme du monde ! A un avocat : — Eh bien, cher Maître avez-vous eu beaucoup de consultations ce matin? — Mon Dieu, Mademoiselle, quelques unes. J'ai reçu Monsieur Chose, Madame Machin, le petit Ygrec, etc., etc... Voilà un homme du monde ! Vous, vous n'accueillez pas même des questions de cette banalité là.

LE CURÉ. — Je vous demande pardon. Si vous me posiez des questions banales...

CLAIRE. — Soit, parlons donc de banalités. Recourons aux lieux communs. Parlons de la pluie et du beau temps. (*Elle s'assoit et l'invite à en faire autant.*) Vous avez eu beaucoup de monde au confessionnal aujourd'hui?

LE CURÉ. — Non... peu. Mademoiselle Berthe.. c'est tout.

CLAIRE. — Ah ! je suis sûre que ma pauvre cousine s'accusait d'une de ces fautes vénielles dont les jeunes filles ont une tendance à s'exagérer l'importance.



LE CURÉ. — Ne croyez pas cela ! C'était très grave ! (*se ressaisissant*) Et puis non, non ! Nous y revoilà ! On ne m'y prendra plus ! Je ne tomberai pas dans ce nouveau traquenard.

CLAIRE. — Voyons, Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Je ne prononcerai plus une parole. J'aimerais mieux endurer à la fois le martyre de St-Sébastien qui fut percé de flèches, de St-Laurent qui fut placé sur un gril ardent, de St-Jean qui fut décollé.

CLAIRE. — Vous m'ouvrez le musée des horreurs de la Sainte Eglise.

LE CURÉ (*indigné*). — Mademoiselle, vous manquez de respect aux choses les plus sacrées.

CLAIRE. — C'est un péché, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. — Un gros.

CLAIRE. — Oh ! je suis désolée. Je veux en décharger ma conscience à l'instant même. Monsieur le Curé, je vous prie de bien vouloir entendre ma confession.

LE CURÉ. — Vous aussi ?



CLAIRE. — Comme Berthe, oui... C'est bien mon tour.

LE CURÉ. — Non, non ! et non ! Je ne me laisse plus harponner !.. C'est fini ! Je suis sur mes gardes ! Si vous voulez vous confesser, vous viendrez demain à l'église.

CLAIRE. — Je signalerai à monseigneur l'Evêque que vous avez refusé d'entendre une pécheresse repentante.

LE CURÉ (*exaspéré*) → Mais nom d'un chien

CLAIRE. — Et que vous blasphémez publiquement le nom du meilleur ami de St-Roch.

LE CURÉ. — Votre impiété profane tout !

CLAIRE. — Ma conscience se charge de plus en plus ! Vous voyez que la confession devient d'une nécessité urgente.

LE CURÉ. — Et vous vous jouez d'un prêtre.

CLAIRE. — Ce n'est pas tout. Je désire remplir, bourrer, faire déborder mon casier spirituel.

LE CURÉ. — Abomination.

CLAIRE. — Vous voyez, Monsieur le Curé,



si vous ne me nettoyez pas immédiatement la conscience, j'en ai au moins pour dix siècles de purgatoire et encore, comme je n'y crois pas au purgatoire, c'est à de l'enfer que je m'attends.

LE CURÉ. — Malheureuse enfant ! malheureuse enfant !

CLAIRE. — Tout cela n'est rien auprès du péché gigantesque dont je voulais m'accuser tout à l'heure.

LE CURÉ. — Parlez ! Parlez ! je vous écoute !

CLAIRE. — C'est vous à présent, Monsieur le Curé, qui voulez savoir.

LE CURÉ. — Oui. Vous me tenez.

CLAIRE. — Monsieur le Curé, je déteste ma cousine Berthe parce qu'elle est recherchée et, au cours de mes entretiens avec Pierre, je me suis ingéniée à le détourner d'elle. ~~J'ai systématiquement dénigré ma cousine, j'ai fait de son caractère et de sa moralité de sombres et repoussants tableaux.~~

LE CURÉ. — Oh ! oh !

CLAIRE. — Pierre s'est laissé visiblement influencer par mes médisances. Il s'est complète-



ment détaché de Berthe. A l'heure actuelle ma méchanceté m'apparaît dans ce qu'elle a d'odieux.

LE CURÉ. — C'est odieux, en effet !

CLAIRE. — Je suis bourelée de remords. Berthe ne me pardonnera jamais.

LE CURÉ. — C'est mal, c'est très mal !

CLAIRE. — Je serai bien punie... ma vie ne sera qu'un tourment.

LE CURÉ. — C'est mal, c'est très mal, mon enfant... mais ne vous affolez pas. D'un mot, je puis rendre la paix à votre âme bouleversée... Les conséquences de votre faute n'auront pas la gravité que vous redoutez...

CLAIRE. — J'ai fait le malheur de Berthe.

LE CURÉ. — Détrompez-vous ! Berthe ne souffrira point. Berthe n'aime pas ce jeune homme.

CLAIRE. — Vous croyez ? Vous dites cela parce que vous avez le cœur généreux.

LE CURÉ. — J'en suis sûr. Votre cousine me l'a dit elle-même.

CLAIRE. — Ah ! Monsieur le Curé, quelle



joie ! Si vous saviez quel apaisement pour mon âme !

LE CURÉ. — Je m'en doute, mon enfant.

CLAIRE. — Vous ne pouvez pas vous en douter. Vous ne pouvez pas comprendre. Ecoutez, Monsieur le Curé, puisque je vous ai fait dire, enfin, tout ce que je voulais savoir... je peux cesser de mentir... je ne mens plus.

LE CURÉ. — Comédiantes ! Tragédiantes !

CLAIRE. — Oui ! oui ! je suis contente !.. Je n'ai plus à trembler de trahir l'amitié de ma cousine... oui, je suis contente, parce que... et ceci n'est pas sous le sceau de la confession, Monsieur le Curé, vous pouvez le redire... j'aime Pierre !

*Elle sort à droite.*

LE CURÉ. — Des folles ! des folles ! Où allons-nous ? Que faire ? (*Inspiration soudaine*) Je vais lâcher madame Urend ! (*Il sort*).



## SCÈNE VI.

CLAIRE, LOUISE.

*Après la sortie du Curé, Claire reparait à droite. Elle passe à gauche et appelle Louise qui se présente immédiatement.*

CLAIRE. — Louise ! Louise !

LOUISE. — Mademoiselle !

CLAIRE. — Que sait-on à propos du cabriolet ?

LOUISE. — Il est réparé, paraît-il, et ces messieurs se disposent à partir, je crois.

CLAIRE. — Fort bien... Ecoutez-moi Louise. Lorsque ces messieurs se présenteront ici pour prendre congé de madame Urend... vous leur exprimerez ses excuses. Ah ! s'ils s'inquiètent de savoir si madame Urend s'est préoccupée de leur prochaine visite, faites leur entendre qu'elle n'en a soufflé mot... Il faut à présent, voyez-vous,



Louise, que nous nous tirions de cette comédie un peu compliquée... et qui pourrait avoir des conséquences désagréables pour tout le monde... y compris vous-même.

LOUISE. — Oh ! moi, Mademoiselle Claire, je n'y suis pour rien, en somme.

CLAIRE. — C'est ce que je déclarerai à ma tante.

LOUISE. — C'est monsieur le Curé qui a tout fait.

CLAIRE. — Nous sommes d'accord. Je puis donc compter sur votre intelligence et votre subtilité.

LOUISE. — Mademoiselle peut y compter.

CLAIRE. — Allez au devant de ces messieurs. Prévenez-les de ma retraite... afin de nous épargner un retour offensif.

LOUISE. — Oui, Mademoiselle.

*Claire sort à droite.*



## SCÈNE VII.

## LOUISE, LE CURÉ.

*Au moment où Louise va pour sortir, surgit au fond le Curé.*

LE CURÉ. — Fuyez, Louise ! Fuyez ! Voici madame Urend !

LOUISE. — La vraie ?

LE CURÉ. — Oui ! Les barrières sont renversées ! Elle est effrayante ! Cachez-vous ! Moi seul suis de taille à tenir tête.

*Louise se sauve à droite.*



## SCÈNE VIII.

LE CURÉ, Mme UREND.

*Le Curé se place à gauche de la baie du fond et attend l'apparition de madame Urend. Madame Urend arrive du jardin. Son état de dépression ne laisse aucun doute. Elle est silencieuse et sombre. D'un pas lent, et sans un regard au Curé, elle va s'asseoir dans le fauteuil qu'occupait Claire. Après un temps assez long le Curé s'inquiète de ce silence.*

LE CURÉ. — Vous avez raison... Reposez-vous un instant. (*Nouveau silence*) Vous êtes fâchée... Vous êtes furieuse... naturellement... Qu'est-ce que vous voulez? Il ne faut vous en prendre qu'à vous-même. Vous étiez tellement menaçante ce matin... Vous faisiez tourbillonner un gros bâton par dessus la tête du genre humain... Je n'étais pas tranquille... Nous n'étions pas tranquilles... Vous ne répondez pas?.. Non... Bon... L'explosion sera pour bientôt. Le mécanisme est déclenché,



n'est-ce pas ? J'entends le ronflement du ressort... Dans quelques instants, la machine infernale sautera et il s'agira alors de se mettre à l'abri... Est-ce le moment de se jeter à plat ventre ? Hein ? Madame ?.. Madame Urend ? ma chère paroissienne ? Mon enfant ? Faut-il se jeter à plat ventre ? **T** (Silence) Vous êtes désespérante ce soir. **T** (Silence) Tout de même, vous n'allez pas maintenant adopter un genre nouveau de persécution, la bouderie... La bouderie, hou ! c'est plus laid encore que la colère ! Voyons, soyez raisonnable ! Vous avez été séquestrée... C'est mortifiant d'être séquestré, j'en sais quelque chose... Vous en ai-je voulu, moi ?.. Je me suis contenté de vous faire la même farce. Les commandements n'interdisent pas qu'on s'amuse un peu, qu'on fasse des niches à son prochain... Vous gagnerez la belle ! Mais pour l'amour du ciel, fâchez-vous un peu ! Si vous saviez toutes les raisons que vous avez de vous mettre légitimement en colère !... de bondir... d'écumer... de brandir votre fameux moulinet... (Silence) Je n'aurais qu'un mot à dire pour vous précipiter dans une rage furibonde. **T** (Silence) Par malheur, il m'est impossible de vous raconter ainsi... froidement, délibérément, l'aventure... Il y aurait là une sorte de trahison... Si encore vous

l'amer aller



me poussiez un peu... si vous me poussiez... je me connais, je vous dirais tout... avec les détails... les nombreux détails... les détails qui vous mettraient le mors aux dents. Seulement, vous ne me demandez rien... Vous restez impassible. Vous êtes malade? (*Silence*) Vous avez pris froid dans le pavillon? (*Silence*) Dites quelque chose !.. Agissez !.. Remuez-vous ! J'aime mieux vous voir faire feu des quatre pieds, moi ! Vous avez tort, croyez le bien, de ne pas vous intéresser à l'histoire que j'aurais à vous conter... Il est certain que si vous ne désirez pas la connaître, j'aurais mauvaise grâce à vous la dire... Ce n'est pas dans mon caractère, d'ailleurs, de faire violence aux gens... Vous n'insistez pas? Que voulez-vous que je fasse en pareil cas? Ma position est étrangement difficile... Je n'ai plus qu'une ressource... Vous ne me demandez pas cette histoire, je vais vous la dire.

Mme UREND. — Curé.

LE CURÉ. — Ah !

Mme UREND. — Bon Curé?

LE CURÉ. — Madame !

Mme UREND. — Je vous aime.



LE CURÉ. — Quoi?

Mme UREND. — Vous allez jeter la soutane sur les orties.

LE CURÉ. — Moi?

Mme UREND. — Vous allez changer de religion. Vous vous faites protestant...

LE CURÉ. — Madame Urend...

Mme UREND. — Et je deviens la femme d'un pasteur.

LE CURÉ. — Vous? Moi?

Mme UREND. — Et nous aurons beaucoup d'enfants!

LE CURÉ. — Mais je ne sais pas...

Mme UREND. — Vous saurez!

LE CURÉ. — Vous êtes folle, ma chère enfant, vous êtes folle!

Mme UREND. — Folle de joie... depuis ma captivité! Cela commença par de la rage, c'est devenu de l'étonnement... ensuite de la méditation... Et finalement, je me suis réconciliée avec l'humanité... Je méprisais l'humanité à cause des



hommes... car je n'avais jamais rencontré un homme capable de me tenir tête... capable de me mater... maintenant, j'en ai trouvé un... c'est vous !.. Je pensais : j'ai enfin trouvé un homme... un vrai homme, c'est dommage qu'il est curé... Il n'y a qu'à le faire cesser d'être curé ! Voilà !

**LE CURÉ.** — Voilà ! Vous y allez ! Et puis je vous affirme que je ne suis pas un homme.

**Mme UREND.** — Si ! Vous êtes un héros ! Je suis sûre que vous battez les femmes.

*Le Curé, se cachant le visage remonte un peu. — Madame Urend est dans le fauteuil.*



## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PIERRE, JACQUES,

BERTHE.

*Berthe est au bras de Jacques. Pierre les précède avançant à pas de loup, recommandant le silence aux autres, persuadé que tante Clairette est toujours endormie.*

PIERRE (*apercevant le Curé*). — Elle dort? Elle rêve?

LE CURÉ. — Le cauchemar !

PIERRE (*s'approchant du fauteuil et prenant la main de madame Urend*). — Dormez-vous, tante Clairette?..

Mme UREND (*calme, étonnée*). — Qu'est-ce que vous êtes?

PIERRE (*interloqué*). — Madame Urend...



Mme UREND. — C'est moi.

*Pierre et Jacques restent stupéfaits. Berthe marque un grand embarras.*

PIERRE. — Madame Urend ?

JACQUES. — La dame du presbytère !

LE CURÉ. — Oui... Madame Urend... L'authentique madame Urend : Celle qui n'est pas tendre et de qui on ne se joue pas impunément... *(bas à Madame Urend afin de l'exciter)* Allez-y !

BERTHE. — En effet, voici ma tante... ma tante que Monsieur le Curé avait momentanément éloignée et qui vient de rentrer... Ma tante... permettez-moi de vous présenter Monsieur Pierre Quinel... Monsieur Jacques Richelès... que vous connaissez de nom.

Mme UREND. — J'ai eu le plaisir de rencontrer ces messieurs hier, chez bon Curé... Les paltoquets...

JACQUES. — Précisément.

Mme UREND. — Ce sont, je crois, aussi des hommes.



BERTHE. — Ce sont de bons amis de la famille.. Ces messieurs s'étant présentés en votre absence, nous leur avons fait les honneurs.

Mme UREND. — Très bien... très bien...  
(*Salutations*).

LE CURÉ (*déçu*). — Ça va s'arranger.

Mme UREND. — Tout va le meilleur de ce monde.

PIERRE. — Mais... l'autre dame?

Mme UREND. — L'autre dame?

PIERRE. — L'autre madame Urend?

Mme UREND. — L'autre madame Urend? Il n'y en a pas deux, je vous assure.

PIERRE. — Tante Clairette?

JACQUES. — Qui nous a reçus de façon si charmante?

BERTHE. — Oui... oui... expliquez Monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Moi? je me refuse à toute explication. Je ne suis pour rien dans cette affaire. (*Il se place devant le piano et joue frénétiquement*).



Mme UREND (*exaspérée par cette musique*). — Oh ! finissez... Jules !

LE CURÉ (*ahuri*). — Comment savez-vous que je m'appelle Jules ?

Mme UREND. — Celà se voit...

BERTHE. — Vous comprenez, ma tante ! vous n'étiez pas là... Nous avons pensé qu'il ne serait pas conforme aux convenances que deux jeunes filles reçussent en l'absence de leur tante, la visite de...

PIERRE. — Deux jeunes filles ?

BERTHE. — Oui... ma cousine Claire... pour sauver les convenances s'est substituée à ma tante.

PIERRE. — Oh !

BERTHE. — Ne vous fâchez pas, ma tante.

LE CURÉ (*à part, observant madame Urend*). — Ça va sauter ! (~~à Madame Urend~~) Kiss ! Kiss !

BERTHE. — Ce jeu n'a duré que peu de temps, ma tante.

LE CURÉ. — Peu de temps ! Une journée



entière, chère amie. C'est une indignité, messieurs ! C'est une indignité ! Madame Urend excédée par tant d'impudence vous prie de vous retirer sur le champ !

Mme UREND. — Pas du tout ! Pas du tout ! Vous avez de drôles d'idées, Curé ! C'est très gentil cela...

BERTHE. — Et vous aussi vous êtes gentille, ma tante.

Mme UREND. — C'est ma captivité, ma captivité dans le pavillon où bon Curé m'a mise sous le clé. (*Elle rit*) On est très bien dans le pavillon... j'irai tous les jours... J'ai tout cassé d'abord... mais on y est très bien... Venez le voir... je veux vous montrer ma prison... C'est un monument commémoratif de mon premier jour de bonne humeur.

JACQUES. — Vous avez pris allégrement la mésaventure Madame.

Mme UREND. — Le meilleur de ce monde.

BERTHE. — Vous nous avez pardonné, ma tante ?

Mme UREND. — Comme un seul homme.  
(à Jacques) Offrez le bras à ma nièce.



BERTHE. — Et vous avez pardonné aussi à monsieur le Curé ?

Mme UREND. — Lui, je l'aime. Il va envoyer en promenade sa religion et je deviens la femme d'un pasteur.

LE CURÉ. — Encore ! Ce sont des plaisanteries intolérables.

Mme UREND. — Alors, vous ne voulez pas avec moi faire bon ménage ?

LE CURÉ. — Bon ménage oui, mais pas ménage.

Mme UREND. — Rassurez-vous, c'était pour vous faire peur. Vous avez eu peur, vous qui n'avez pas peur.

LE CURÉ. — Je l'avoue !

Mme UREND. — J'ai gagné la belle !

*(On s'éloigne vers le jardin).*



## SCÈNE X.

*On sort. Pierre suit lentement.*

PIERRE, CLAIRE.

*Au moment où Pierre va sortir, la porte s'ouvre livrant passage à Claire. Elle est habillée comme au premier acte.*

CLAIRE. — Monsieur Pierre?

PIERRE. — Mademoiselle?

CLAIRE. — Me pardonnez-vous, Monsieur?

PIERRE. — Tante Clairette, sans doute?

CLAIRE. — **T**Oui. Vous avez appris, n'est-ce pas? Je devine, Monsieur, que vous vous sentez humilié d'avoir été l'objet d'une mystification bien innocente, je vous jure.

PIERRE. — Mon Dieu, Mademoiselle, il y a des brimades qu'il convient d'accueillir d'un sou-



rire, faute de quoi on risque de passer pour un fâcheux compagnon. On sourit, mais on pense secrètement : on ne m'y reprendra plus. (*Avec un mouvement décidé et courtois de retraite*). Mademoiselle, je vous présente mes hommages.

CLAIRE. — Ne partez pas, Monsieur, sans m'affirmer qu'il n'y a pas de rancune au fond de votre cœur.

PIERRE. — Il n'y en a guère.

CLAIRE. — Bien sûr ?

PIERRE. — Contre qui aurais-je du ressentiment, Mademoiselle ? Par qui donc ai-je été joué ? Par une vieille dame... tout à l'heure, qui a disparu soudain... qui n'existe plus.

CLAIRE. — Qui n'est plus qu'un déplorable souvenir.

PIERRE. — Qui n'est plus qu'un souvenir charmant.

CLAIRE. — Vous me rassurez.

PIERRE. — Ah ?

CLAIRE. — Demain, il n'y aura plus même le souvenir, et vous aurez oublié l'offense.



PIERRE. — J'aurai oublié la brimade... aisément... je vous l'affirme et le souvenir sera toujours là...

CLAIRE. — Vraiment? Vous allez rester fidèle à ce souvenir?

PIERRE. — J'y tiens. J'aurai cette coquetterie et cette piété... Il s'agit de la plus fraîche émotion que j'ai eue de ma vie.

CLAIRE. — Au nom de la vieille dame, je vous remercie, Monsieur Pierre.

PIERRE. — Ne vous y méprenez point, Mademoiselle, je n'ai d'humeur qu'à l'endroit de la vieille dame.

CLAIRE. — Puisqu'elle a su vous charmer...

PIERRE. — Je lui reproche d'avoir disparu.

CLAIRE. — Ce n'est guère aimable, vis-à-vis de la jeune fille qui vient de surgir. Vous ragez?...

PIERRE. — Je m'efforce de croire que non.

CLAIRE. — Vainement.

PIERRE. — Oui.



CLAIRE. — Si vous n'en voulez pas à la jeune fille, tendez-lui la main.

PIERRE. — Excusez-moi.

CLAIRE. — Vous voyez ! Si elle vous la tendait ?

PIERRE *(ne répond pas)*.

CLAIRE. — Votre oncle est boudeur sans doute ?

PIERRE. — Oui. Pourquoi ?

CLAIRE. — Il me semble.

PIERRE. — Que voulez-vous dire ?

CLAIRE. — Rien. Un rapprochement qui ne manque pas d'à-propos, je vous le garantis. Allons la main ! C'est la même, vous savez, celle que vous trouviez jolie... Oui... comme ça... à mon âge... elle est banale... chez tante Clairette, évidemment, elle était miraculeuse. Vous affectionnez le merveilleux, Monsieur Pierre...

PIERRE — Je vous l'ai dit. Je me réjouissais.

CLAIRE. — Et vous vous lamentez à présent d'être retombé parmi les chiens écrasés et les accidents de voiture.



**PIERRE** (*brusquement*). — Pourquoi avez-vous fait cela, Mademoiselle?

**CLAIRE**. — Ni par méchanceté, ni par moquerie, Monsieur Pierre.

**PIERRE**. — Pourquoi avez-vous joué avec tant de vérité ce rôle de comédie?

**CLAIRE**. — C'est donc vrai que j'étais bien dans mon rôle.

**PIERRE**. — Délicieuse ! Vous étiez la vieille dame en laquelle s'obstinaient toutes les grâces de la jeunesse.

**CLAIRE**. — Tandis que je suis à présent la jeune fille chez qui l'on prévoit les disgrâces du grand âge.

**PIERRE**. — Vous aviez réalisé cette chose prodigieuse de m'ôter, dans le ravissement, la notion du temps... de m'avoir fait sauter deux générations.

**CLAIRE**. — Beau cadeau que je vous fis.

**PIERRE**. — Un sentiment rare et rafraîchissant m'avait envahi. Une sympathie infinie mêlée de respect et d'amour. Une sensation de délivrance et d'aboutissement... La silhouette séduisante de



tante Clairette a disparu et je reste là, avec l'épouvante de toute une vie à parcourir, de tout un calvaire à gravir avant d'atteindre la douce félicité qui se trouve au bout.

CLAIRE. — Vous désirez vieillir, Monsieur Pierre?

PIERRE. — Pour retrouver ce que tante Clairette m'a fait entrevoir, je donnerais, sans compter, bien des années de ma vie.

CLAIRE. — Combien?

PIERRE (*interloqué*). — Je ne sais pas, moi.. Vingt !

CLAIRE. — Vingt années? Lesquelles?

PIERRE. — Comment lesquelles?

CLAIRE. — Oui. Les premières, sans doute... Vous pouvez sans risque proposer cela...

PIERRE. — Les vingt dernières !

CLAIRE. — Duperie ! Ce serait supprimer d'emblée cette vieillesse sur quoi vous fondez vos espérances... Vingt de vos années présentes? Ce n'est pas assez pour rattrapper tante Clairette.



**PIERRE.** — Oh ! Vieillir ! Vieillir !

**CLAIRE.** — A quoi bon ?

**PIERRE.** — Pour aimer ! Il me semble qu'on aime de façon plus robuste quand on a de l'âge... Il n'y a plus d'inquiétude de l'avenir... plus de projets qui affolent... rien que l'enchantement du passé.

**CLAIRE.** — Patience ! Ça va, Monsieur Pierre... vous vieillissez !

**PIERRE.** — Je vieillis ?

**CLAIRE.** — Ça commence... je vous vois déjà un cheveu blanc.

**PIERRE.** — Un cheveu blanc, moi... (*protestant avec animation*) Je n'ai pas de cheveux blancs... en voilà une idée ! (*Il se précipite à la glace*) Je n'ai pas le moindre cheveu blanc.

**CLAIRE.** — Certes !

**PIERRE.** — Où cela?... Je vous défie bien...

**CLAIRE.** — Vous permettez ? (*Elle s'approche de lui, et lui cueille sur l'épaule un long cheveu blanc*).

**PIERRE.** — De tante Clairette ?



CLAIRE. — Sans doute ! (*Elle va se débarrasser du cheveu*).

PIERRE. — Non... non... ne le jetez pas...

CLAIRE. — Je ne le jette pas.

PIERRE. — Donnez-le moi.

CLAIRE. — Je tiens à le conserver...

PIERRE. — Il est à moi.

CLAIRE. — Pardon... il est à tante Clairette... et qui donc était tante Clairette, je vous prie... ?

PIERRE. — Vous l'avez pris sur mes vêtements. J'y ai droit...

CLAIRE. — Il est tombé de ma chevelure.

PIERRE. — Si vous saviez combien je serais heureux de l'avoir ! Je le porterai sur moi, constamment, dans un médaillon... Il me rappellera, vivaces, les heures troublantes que je ne veux pas oublier... Abandonnez-moi ce cheveu qui me parlera de tante Clairette.

CLAIRE. — Tante Clairette aimerait se souvenir aussi.



PIERRE. — Oui?

CLAIRE. — Oui.

PIERRE (*après un instant de trouble*). — Alors, coupons-le en deux parts égales.

CLAIRE. — Cela ferait deux cheveux blancs !... deux cheveux blancs que je vous aurais découverts... c'est trop... trop pour la saveur du souvenir que j'aurai... Vous aimeriez me revoir vieille... J'aimerais moi vous voir jeune... comme vous étiez... comme vous êtes.

PIERRE (*ému*). — Mademoiselle Claire...

CLAIRE. — Monsieur Pierre?

PIERRE. — Laissons, voulez-vous, le cheveu intact... serrons-le dans un écrin... et nous le contemplerons ensemble.

CLAIRE. — De temps en temps.

PIERRE. — Souvent !

CLAIRE. — Mais qui en aura la garde?

PIERRE. — Tous deux.

CLAIRE. — Tous les deux?



PIERRE. — Si vous ne me repoussez pas.

CLAIRE (*lui tendant la main*). — C'est celle de tante Clairette.

PIERRE. — Tante Clairette à qui je dois la reconnaissance infinie de m'avoir conquis pour me jeter aux pieds de la jeune fille la plus rayonnante.

CLAIRE. — Nous veillerons ensemble sur le cheveu... Et nous irons tous deux, en courant, vers ces années de vieillesse auxquelles vous aspirez...

PIERRE. — Nous nous entraînerons mutuellement... Nous irons vite... en bondissant... en galopant...

CLAIRE. — Lentement.

PIERRE. — Oui.

CLAIRE. — En mesurant nos pas...

PIERRE. — En stationnant souvent. (*Il lui met un baiser au front*). Claire !

CLAIRE. — Pierre !



## SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme UREND, LE CURÉ,  
BERTHE, JACQUES.

Mme UREND. — Je vois que tout va le meilleur de ce monde.

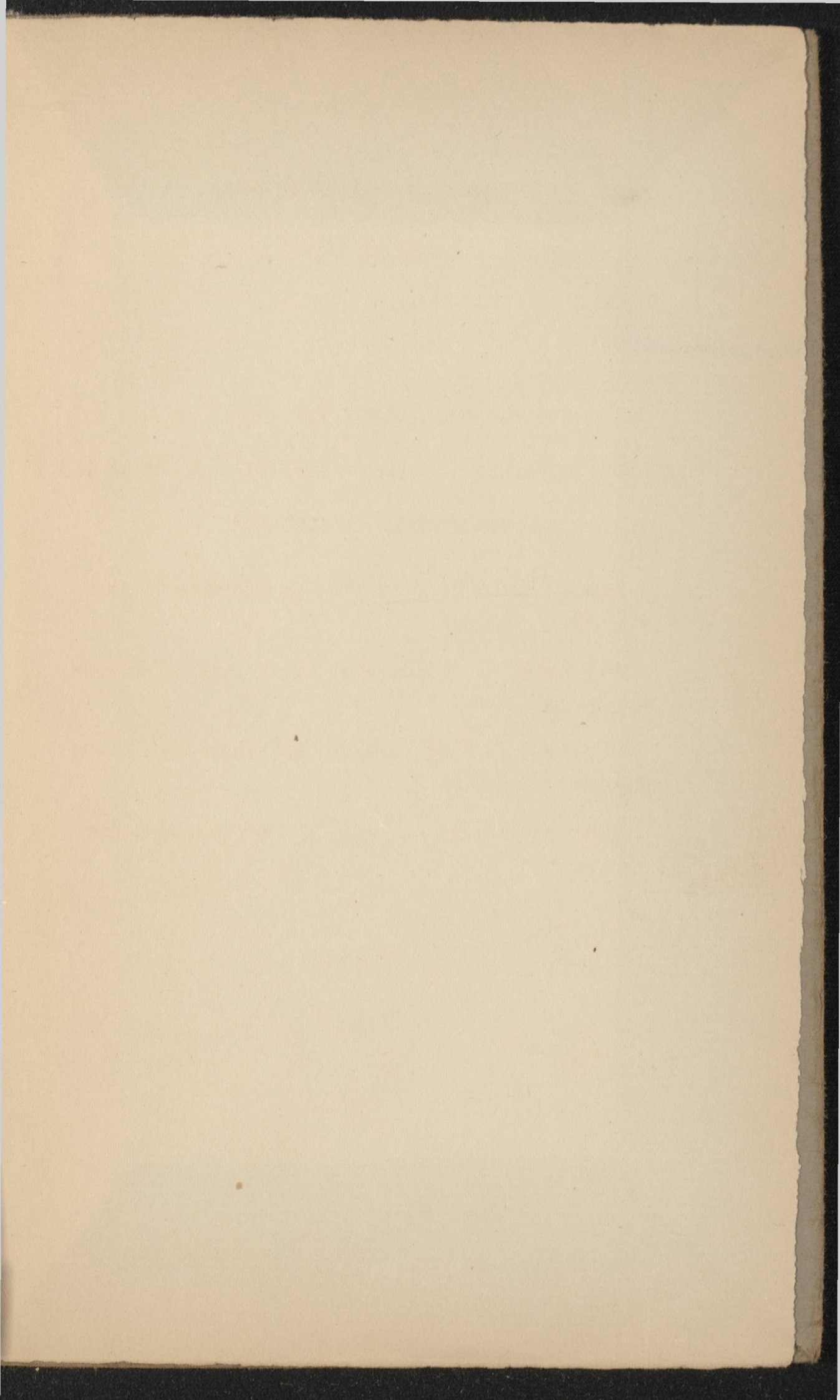
PIERRE. — Voilà, ma tante... Nous allons en zig-zag.

CLAIRE. — Et l'amour est venu en droite direction sur nous.

Mme UREND. — C'est l'histoire du crocodile !

RIDEAU.

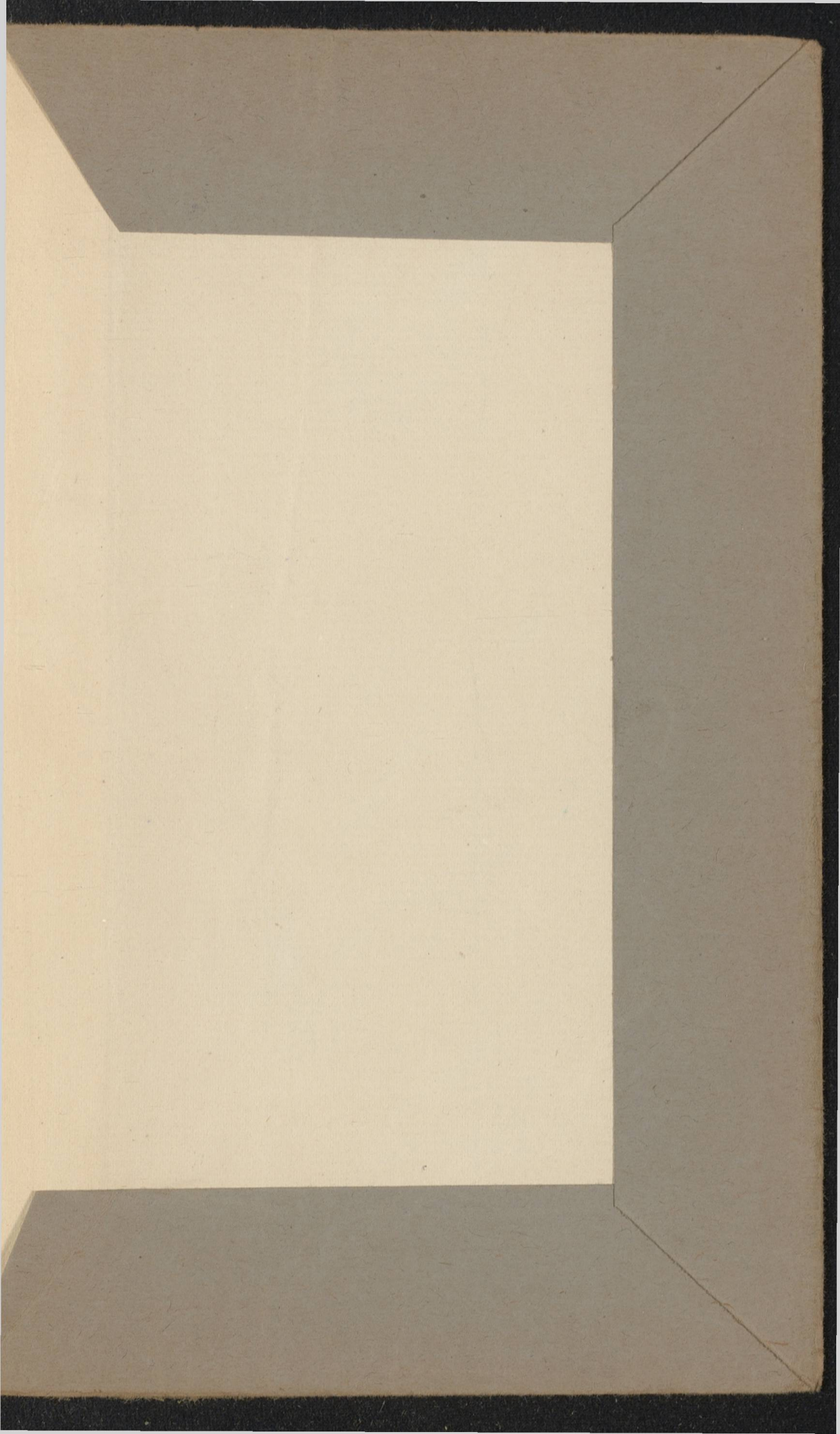














Supprimez s.v.p.

p. 79 milieu : Claire. - Essayez pour légitimer le célibat du prêtre.

Berthe. - Ça va être une affrontée.

p. 80 milieu : changez s.v.p. :

Claire. - Fort convenable. Un petit rien seulement...

Berthe. - Ça, alors !

p. 52 fin : Jacques. - Je ne sais pas, moi... le bêtise de chair... le bêtise

de chair... (Supprimez le reste, c-à-d. de "C'est peut-être...

Peut-être bien.")

p. 56 première ligne : changez : "par M. le curé d'avoir des histoires..." (en

supprimant "de femme.")

p. 152 commencement : Jacques. - Le curé est supérieur, M. le curé. (Supprimez s.v.p. :

(saisissant un carafon) Voici les eaux du parrain.) Et con-

tinuez : (le curé... etc.)

p. 196 milieu : M<sup>me</sup> Brend. - Vous allez changer de religion. Vous vous faites

protestant... (Supprimez s.v.p. : de curé. - M<sup>me</sup> Brend... jusqu'à

à : "vous saurez." Et vous respirez à : de curé. - Vous êtes

folle etc.



Croco

---

---

Erhard  
Horn  
Cairnes



17-1020

## LA RENAISSANCE DU LIVRE

*a publié entre autres volumes :*

Les Ecrivains belges morts à la guerre (anthologie) hors série.



### COLLECTION LITTÉRAIRE :

Le Pain Noir, par HUBERT KRAINS.

Le Cœur de François Remy, par EDMOND GLESENER.

Voluptés d'autrefois, par FRANCY LACROIX.

Kermesses, par GEORGES EEKHOUD.

La Certitude amoureuse, par R. DUPIERREUX.

La Famille Kaekebroeck, par L. COUROUBLE.

Les Dix Javelles, par GEORGE GARNIR.

La Source au fond des Bois, par FERNAND SEVERIN.

L'Année Poétique Belge.

Evocations, par GEORGES ROEBNACH.

L'intruse, par JULIA FRÉZIN.

La Vocante de M<sup>e</sup> Héraly, par EMILE BOUSIN.

La Flamme Immortelle, par ALBERT MOCKEL.

Le Sens des Jours, par HENRI DAVIGNON.

Pauline Flatbrood, par LÉOPOLD COUROUBLE.

Lettres à Fernand Severin, par CHARLES VAN LERBERGHE.

La Nouvelle Camille, par SIMONE BERSOU.

Le Miracle des Yeux, par JOSÉ HENNEBICQ.



dans la Collection

« Bibliothèque de l'Expansion Belge »

Les Ressources économiques de l'Amérique latine,  
par GEORGES ROUMA.